

MAI 1981 - 4,50 FF

# Le Courrier de l'unesco



BULGARIE : 13 siècles d'histoire et de culture

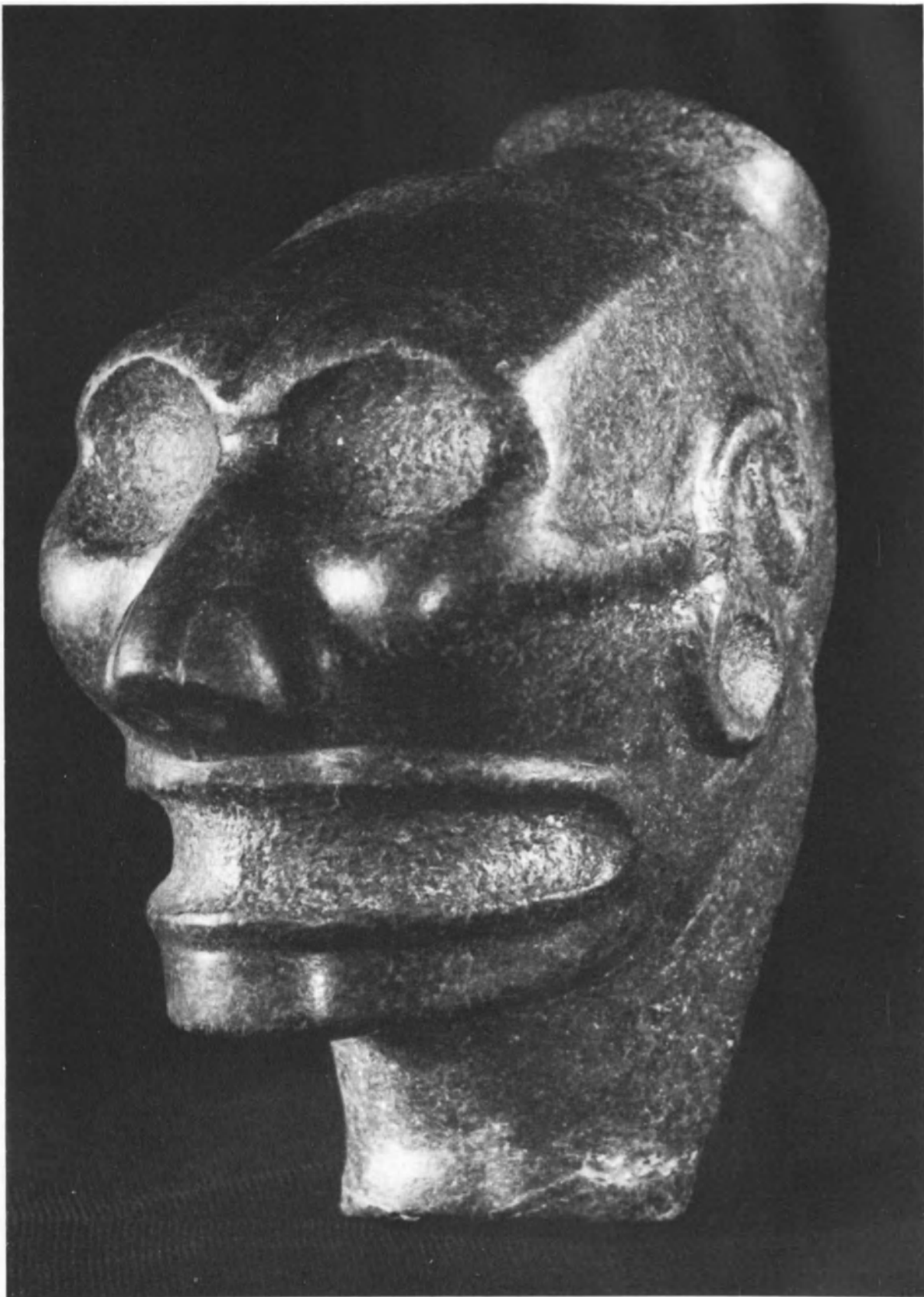


Photo © J. E. Marrero, Université du Musée de Porto Rico

TRÉSORS  
DE L'ART  
MONDIAL

162

République  
Dominicaine

### Une idole chamanique

Les Indiens Taïno, peuple pacifique d'agriculteurs dont la civilisation s'est épanouie dans les Grandes Antilles entre les 10<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, ont créé un art jugé aujourd'hui comme l'une des formes les plus anciennes et les plus riches de l'art précolombien. Cette tête en pierre (hauteur : 22 cm) provenant de Macorix, dans l'actuelle République Dominicaine, est un *zemi*, représentation d'un des esprits ancestraux ou forces magiques qui régissaient, pour les Taïno, certains aspects de la nature. Le chef ou le chaman invoquait ces esprits pour obtenir certains bienfaits comme la santé, la pluie ou la fertilité. Incapables de se défendre et vulnérables aux maladies nouvelles, les Taïno disparurent rapidement après la conquête européenne, mais il reste quelques vestiges de leur art.

## PUBLIÉ EN 25 LANGUES

Français	Italien	Turc	Macédonien
Anglais	Hindi	Ourdou	Serbo-Croate
Espagnol	Tamoul	Catalan	Slovène
Russe	Persan	Malais	Chinois
Allemand	Hébreu	Coréen	
Arabe	Néerlandais	Kiswahili	
Japonais	Portugais	Croato-Serbe	

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais et en espagnol.

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris  
Belgique : Jean de Lannoy,  
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 44 francs français ; deux ans : 75 francs français. Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco. Retourner à Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 32 francs.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Rédacteur en chef :  
Jean Gaudin

Rédacteur en chef adjoint :  
Olga Rödel

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb

Rédacteurs :  
Edition française :  
Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)  
Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)  
Edition russe : Victor Goliachkov (Paris)  
Edition allemande : Werner Merkli (Berne)  
Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)  
Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)  
Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)  
Edition hindie : Krishna Gopal (Delhi)  
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)  
Edition hébraïque : Alexander Broido (Tel-Aviv)  
Edition persane : Samad Nourinejad (Téhéran)  
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)  
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)  
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)  
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)  
Edition catalane : Joan Carreras i Martí (Barcelone)  
Edition malaise : Bahador Shah (Kuala Lumpur)  
Edition coréenne : Lim Moon-Young (Séoul)  
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa  
(Dar-es-Salaam)

Editions braille : Frederick H. Potter (Paris)  
Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate,  
slovène : Punisa Pavlović (Belgrade)  
Edition chinoise : Shen Guofen (Pékin)

Rédacteurs adjoints :  
Edition française :  
Edition anglaise : Roy Malkin  
Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Philippe Gentil

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

## 4 LA BULGARIE : LES RACINES D'UNE NATION MODERNE

par Magdalena Stantcheva

5 I. "Elle grandit mais ne vieillit pas"

6 II. 5000 ans d'urbanisme

8 III. L'histoire de trois capitales

11 IV. Des monastères au Réveil national

## 13 LE FUTUR COMMENCE AUJOURD'HUI

## 14 LE DRAPEAU DE LA PAIX

## 15 LE DRAME DES CINQ MILLIONS DE RÉFUGIÉS AFRICAINS

par Maxime-Léopold Zollner

## 19-22 QUATRE PAGES COULEUR

## 23 SCIENCE, PSEUDO-SCIENCE ET RACISME

par Albert Jacquard

## 28 L'APPEL D'ATHÈNES

Des hommes de science contre le racisme

## 29 LE VAINQUEUR DE LA FIÈVRE JAUNE

par Pedro M. Pruna et Rafael O. Pedraza

## 31 SAINT BENOÎT DE NURSIE

Une voix toujours actuelle

par Gregorio Penco

## 38 LATITUDES ET LONGITUDES

## 2 TRÉSORS DE L'ART MONDIAL :

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE : Une idole chamannique

## Notre couverture

Il y a deux ans fut découvert à Preslav, ancienne capitale de la Bulgarie, un trésor comprenant un diadème, un collier (voir page 21), des boucles d'oreille et des monnaies. La couverture reproduit une des plaques en or finement ciselées du diadème : on y voit monter au ciel, sur un char traîné par deux griffons, Alexandre le Grand qui devint, au cours des siècles, un héros quasi mythique dans toutes sortes de récits et d'images. Cette année, la Bulgarie célèbre le 1300<sup>e</sup> anniversaire - de sa fondation et ce numéro du Courrier de l'Unesco accorde la place d'honneur à l'histoire mouvementée de ce pays. Cette année verra aussi le lancement, en juin, d'une édition bulgare du Courrier de l'Unesco, portant ainsi à 26 le nombre des éditions linguistiques de la revue.



# LA BULGARIE :

les racines  
d'un pays  
moderne

par Magdalina Stantcheva



# I. "ELLE GRANDIT MAIS NE VIEILLIT PAS"

**L**A devise gravée sur les armoiries de Sofia, capitale de la Bulgarie — "Elle grandit mais ne vieillit pas" — pourrait fort bien résumer l'histoire de cet Etat moderne et dynamique qui célèbre cette année le 1300<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation par le khan Asparouch en 681.

Entre le 5<sup>e</sup> et le 9<sup>e</sup> siècles, époque du grand brassage des peuples dont les migrations d'est en ouest et du nord au sud remodelaient l'Europe (ainsi que l'Asie et l'Afrique du Nord) pour lui donner les traits ethniques, linguistiques et culturels qu'elle conserve encore, les riches territoires qui s'étendent du Danube à la mer Egée et de la mer Noire à l'Adriatique subirent d'étonnantes transformations. C'étaient autrefois ceux de la Thrace et de l'Illyrie ; ils avaient été provinces romaines et s'arrachaient alors à l'empire "romain" d'Orient, dit byzantin : désormais Byzance, ennemie ou alliée, ne les gouvernerait plus guère que par son influence culturelle. Après diverses invasions, le pays avait accueilli de nouveaux habitants : des Slaves arrivés par vagues successives de plus en plus nombreuses, auxquelles se joignirent des guerriers d'une autre origine, venus des plaines du Dniepr et de la Volga et que l'on nomme les Protobulgares. C'est à la fusion de ces deux peuples que la Bulgarie doit pour une grande part sa

personnalité, sa culture. Les seconds lui ont donné son nom, les premiers lui ont donné sa langue. Mais si attachée qu'elle soit à ces moments décisifs de son histoire, de même qu'à chaque phase, souvent dramatique, du développement de cette culture, la Bulgarie moderne se passionne également pour un passé plus lointain, celui des Thraces, par exemple, dont ses citoyens se sentent aussi les héritiers.

Sur ce territoire restreint (110.911 km<sup>2</sup>) s'inscrit ainsi une histoire plurimillénaire qui a laissé partout son empreinte. La richesse et la variété du patrimoine bulgare (plus de 31 000 monuments de toutes les époques sont classés et protégés) n'ont d'égal que la ferveur attentive avec laquelle ses héritiers font cohabiter l'ancien et le moderne. Ici l'histoire fait partie de la vie contemporaine et la préhistoire semble elle-même plus qu'ailleurs présente et familière.

Les premiers agriculteurs de ce pays, il y a quelque 8000 ans, ont laissé de multiples vestiges du plus haut intérêt. Monticules formés par l'accumulation des habitats successifs, les *tells* témoignent de la permanence des établissements humains : la plupart des villes bulgares sont bâties sur plusieurs étages de ruines et de dépôts archéologiques. De ces tells, l'un des plus réputés attire constamment les chercheurs dans la province méridionale de Nova Zagora près du village de Karanovo : haut de 12 mètres, sa couche la plus profonde appartient au néolithique le plus ancien, soit au sixième millénaire, alors que son sommet date de l'âge du fer. La coupe verticale pratiquée par les archéologues montre comment, sans interruption, les générations s'y sont succédé, de siècle en siècle. Pour la science un tel site est évidemment d'une très grande richesse ; les matériaux de Karanovo, outils, armes, ustensiles de toute sorte, garnissent les salles de plusieurs musées.

Plus tard, au début de l'âge du bronze, et, en l'occurrence, à l'aube de la civilisation européenne, des hommes ont légué à la postérité un autre site prestigieux : la nécropole chalcolithique de Varna, sur le littoral de la mer Noire. Les archéologues y ont mis au jour un grand nombre de tombeaux de la fin du 4<sup>e</sup> millénaire, qui ont livré des centaines d'objets en or, allant des perles minuscules à des bracelets qui pèsent de 200 à 300 grammes. Cette trouvaille est d'autant plus passionnante que deux des tombeaux contenaient des sceptres d'or symboles de pouvoir légitime, signes manifestes d'une tradition déjà établie. Il n'est pas douteux que l'organisation sociale de cette partie de l'Europe du sud-est avait atteint un degré de complexité inhabituel à une si haute époque. Cette énigme s'explique probablement par les gisements de cuivre exploités alors dans cette région et qui ont dû donner lieu à des échanges assez intenses avec plusieurs pays de l'Asie toute proche. Le commerce serait donc à la base de la prospérité de ces mineurs qui enfouissaient tant de merveilles d'or, avec leurs morts et dans lesquels les savants s'accordent aujourd'hui à reconnaître les ancêtres des Thraces.

Ce peuple, le plus ancien dont on connaisse le nom dans le sud-est de l'Europe, a

laissé de nombreux vestiges de sa langue (qui appartenait au même rameau indo-européen que le latin et le grec) dans des inscriptions et dans des noms de lieux, de montagnes ou de rivières. Il occupait d'ailleurs une grande place dans la littérature de ses proches voisins : à l'époque classique, dès le 6<sup>e</sup> siècle avant J.-C., les Grecs relevaient souvent les influences thraces sur leur mythologie, leur religion, leurs arts, en particulier la musique. Aujourd'hui, le grand public a rencontré les Thraces grâce à la fabuleuse exposition de bijoux, de vases et d'armes d'or qui a parcouru plusieurs pays. La plupart de ces objets, trouvailles fortuites ou récompenses de fouilles systématiques, provenaient des grands tombeaux, dernières demeures d'hommes qui croyaient en l'au-delà et en l'union, après la mort, avec le principe divin. Les tombes souvent très ornées et garnies d'objets précieux étaient recouvertes d'une butte de terre plus ou moins élevée, selon le rang et la richesse du défunt. Les territoires thraces ont vu ainsi s'élever des *tumuli*, dont beaucoup ont disparu au cours des âges. Il en reste plus de dix mille aujourd'hui qu'on a conservés intacts, et protégés contre les fouilles clandestines. Dans certaines régions ils forment les traits les plus marquants du paysage : c'est le cas notamment tout au long de l'autoroute internationale d'Istanbul, dans la région de Plovdiv.

Un de ces tumuli, dans le département de Stara Zagora, abritait la tombe de Kazanlak, dont les fresques, du 4<sup>e</sup> siècle avant notre ère, constituent un épisode capital de l'histoire de la peinture. Elles représentent principalement un "banquet funèbre" que caractérise l'extrême finesse des figures centrales, le prince et son épouse, et surtout la tendresse et la distinction de leur geste d'adieu. Non moins remarquables paraissent les parents et les proches du défunt, conducteurs de chevaux, porteurs d'offrandes. Ce monument, d'une valeur exceptionnelle, est au nombre de ceux que l'Unesco a inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial. Pour lui épargner tout dommage, les services responsables en ont fait exécuter une copie à proximité, à l'intention des milliers de touristes qui visitent la région : on y trouve, en effet, une vallée fameuse pour son climat si doux qu'on y cultive des champs de roses dont l'essence est très recherchée par les fabricants de parfums. ■

---

**MAGDALINA STANTCHEVA**, de Bulgarie, est maître de recherche, spécialiste d'archéologie médiévale et chef des fouilles au musée d'Histoire de la ville de Sofia. Elle a publié un grand nombre de travaux scientifiques sur divers problèmes de l'archéologie de Sofia et l'héritage antique de la culture médiévale en Bulgarie.



Dans la Bulgarie moderne, les traces du passé sont partout mêlées au présent. Ainsi à Varna, l'antique Odessos, aujourd'hui port florissant et station touristique de la mer Noire, de nombreux vestiges de l'ancienne cité gréco-romaine sont incorporés aux rues et aux places de la ville moderne (à gauche). A Sofia (ci-dessus) les enfants, en allant à l'école, se familiarisent avec l'histoire dans cette salle d'exposition installée par le musée d'Histoire de la ville de Sofia dans un des passages souterrains pour piétons de la capitale, qui emprunte lui-même une ancienne voie romaine.

# Bulgarie

## II. 5 000 ANS D'URBANISME

Sur le littoral, les recherches archéologiques sous-marines ont permis de remonter aux origines de la navigation dans la mer Noire et d'identifier les traces des premières villes portuaires. On a ramené à la surface un grand nombre d'ancres en pierre qui datent de la fin de l'âge du bronze, soit environ 1200 ans avant notre ère. Les navires thraces exportaient des plaques de cuivre et rapportaient les biens qui devaient enrichir leurs ports d'attache, premiers centres du commerce maritime.

Les colons grecs qui vinrent s'installer sur cette côte au 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère y trouvèrent donc un chapelet de cités thraces. Leur langue s'imposa, ils construisirent des théâtres et les ateliers de leurs sculpteurs et de leurs céramistes prospérèrent dans ces villes qui portèrent longtemps des noms grecs. Mais on sait que leurs liens avec les Thraces étaient très étroits et qu'ils n'étaient pas seulement commerciaux : les coutumes et les divinités s'échangeaient et se mêlaient ; les fêtes étaient communes. Ce ne fut que l'une des premières rencontres et interactions culturelles qui devaient donner à ce pays son caractère singulier.

Ces rencontres et cette ancienneté ne sont nullement le privilège des cités côtières : plus de la moitié des villes bulgares ont au moins cinq mille ans d'âge. Sofia, Plovdiv, Varna, Nessèbre, Stara Zagora, constituent de véritables monuments de l'histoire de l'urbanisme, et, dans bien des cas, il est possible d'explorer leur patrimoine archéologique tel qu'il repose dans le sol, sous les édifices modernes. A Sofia, la capitale, cet héritage forme dix mètres de couches culturelles, concentrées sous la partie la plus animée du centre de la ville. Le réaménagement de cette zone, gravement éprouvée par les bombardements aériens de la seconde guerre mondiale, a posé avec acuité le problème de la conservation des vestiges archéologiques en milieu urbain.

Dans bien des pays, ce problème suscite des controverses ; en Bulgarie il est dépassé. Tout monument archéologique mis au jour est intégré à l'environnement moderne. A Sofia, entre les nouveaux bâtiments du Conseil d'Etat et du Conseil des ministres, un passage souterrain longe le mur d'enceinte de la ville antique, avant de franchir la porte Est et de suivre une rue du 6<sup>e</sup> siècle où des dalles de marbre portent des inscriptions romaines de 400 ans plus anciennes. Plus loin, dans un autre passage souterrain, le promeneur peut s'installer à la terrasse d'un café proche d'une petite église médiévale. Ailleurs, le tramway longe la tour d'angle du mur d'enceinte ; une autre tour est insérée dans les locaux d'un grand magasin. Une banque en cours de construction a dû céder la moitié de son sous-sol à un ensemble ancien formé par une partie du mur d'enceinte, deux rues du 4<sup>e</sup> siècle et les fondations d'une église du 14<sup>e</sup>. Face à cet édifice moderne un vaste espace est réservé aux archéologues, en attendant que les architectes aient établi les plans de conservation des vestiges.

Toutes ces villes cherchent à apporter une solution originale à la conservation de

leur patrimoine. On a mis au jour à Plovdiv (la *Trimontium* romaine) un amphithéâtre très bien conservé : on y donnera des spectacles. Le forum, comme il se doit, est une place réservée aux piétons, alors que les vieux remparts sur les collines servent de murs de soutènement pour des quartiers du 19<sup>e</sup> siècle. A Stara Zagora (l'ancienne *Augusta Trajana*), des habitations néolithiques sont englobées dans un musée nouvellement construit ; un quartier comportant des thermes, un amphithéâtre et des rues antiques demeurera en partie intact, comme musée de plein air, et en partie recouvert ou signalé par des marquages sur le pavement dans de nouveaux immeubles. Varna (antique *Odessos*) conserve des îlots archéologiques entiers dans ses nouveaux quartiers, et de nombreux éléments du plan gréco-romain doivent encore s'intégrer aux rues et aux places modernes.

Pour entrer dans Nessèbre, au bord de la mer Noire, il faut franchir la porte du rempart antique. Cette petite ville, qui a conservé son nom thrace (*Messemyria*), mériterait plus que tout autre l'appellation, toujours un peu ambiguë, de "ville-musée". Perchée sur une étroite presqu'île reliée à la côte par une mince langue de terre, elle fut l'un des premiers ports de la Thrace. Au 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère, s'y implanta une colonie dorieenne. Enrichie par l'exploitation d'un arrière-pays fertile autant que par le commerce maritime, elle conserva sa prospérité sous la domination romaine et devint ensuite un des principaux ports de l'empire byzantin. Plus tard, la Bulgarie et Byzance se disputèrent pendant des siècles cette parcelle de terre qui appartient plutôt à la mer qu'à la côte, et l'alternance des pouvoirs valut chaque fois à Nessèbre un nouvel enrichissement architectural. Les républiques italiennes, Gènes surtout, vinrent aussi y affirmer leur prestige. Leur influence s'y fit sentir même après l'invasion ottomane. Malgré le lent déclin de ses

fonctions commerciales, les siècles ont passé sans que les vicissitudes de l'histoire entament la vitalité de Nessèbre.

Aujourd'hui, station touristique de Bulgarie célèbre entre toutes, la cité préservée attire par sa richesse architecturale comme par son site. Trente siècles de civilisation ont laissé ici leurs chefs d'œuvre. Et parmi ces édifices les églises retiennent particulièrement l'attention. Il en reste une dizaine qui marquent presque toutes les étapes du christianisme dans ces contrées : les plus anciennes basiliques datent du 5<sup>e</sup> siècle, la plus récente a été bâtie à la fin du siècle dernier. Cependant les églises des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles se distinguent par leur nombre, par la qualité de leur style, par l'originalité des procédés de construction employés. De petits blocs de tuf alternent avec des rangées de briques pour former des ornements inattendus. Tous les détails — corniches, arcs, niches — sont rehaussés par l'incrustation de petits disques et de trèfles à quatre feuilles en céramique. Cette symphonie polychrome des façades tranche sur les revêtements de bois des maisons patinés au fil des ans par le soleil et l'air marin. Harmonie à laquelle les figuiers ajoutent leur touche vert pâle.

Mais l'Antiquité et le Moyen âge ne gênent en aucune façon, là encore, le dynamisme de la vie contemporaine. Au cours de la construction d'une "Maison des Jeunes", les terrassiers ont mis au jour l'autel d'une église disparue : ce précieux vestige a été soigneusement incorporé au bâtiment dans lequel il figure en bonne place, protégé par une colonne de ciment et une plaque de verre. Nombreux sont les visiteurs. En été ils viennent écouter les concerts que l'on donne dans la grande basilique du 6<sup>e</sup> siècle. Mais les plus assidus sont encore les archéologues, les historiens, et les restaurateurs dont les patients travaux n'auront sans doute pas de fin. ■



Photo © Agence Sofia-Pressa

## Des villes séculaires

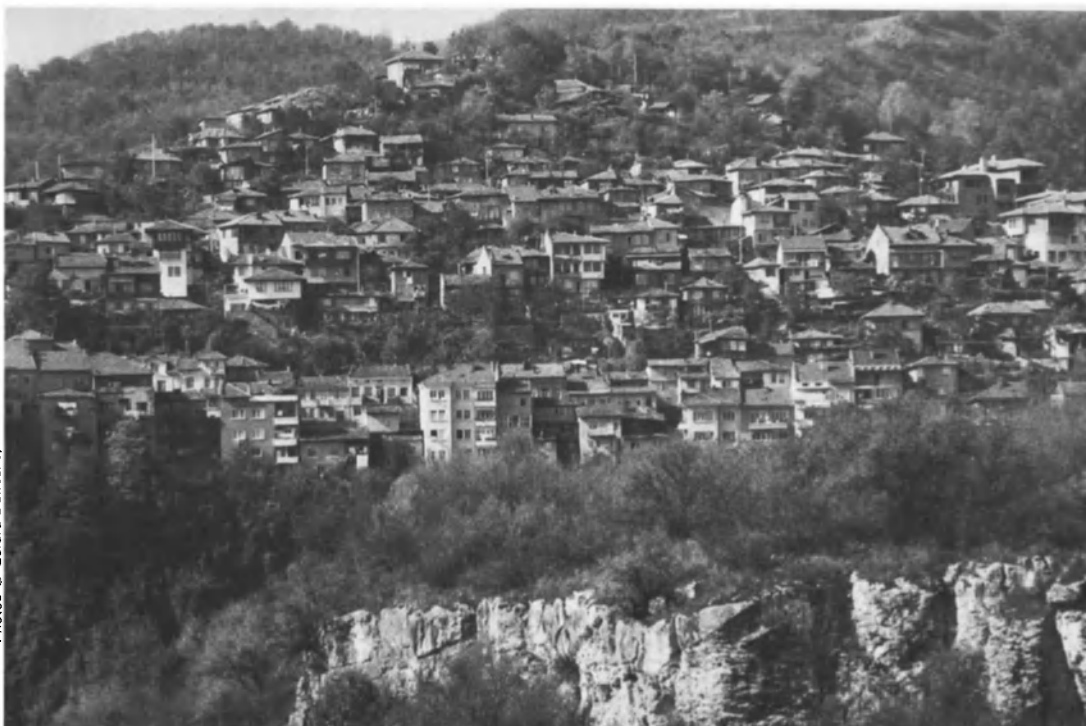
Plus de la moitié des villes de Bulgarie ont au moins cinq mille ans d'âge et sont autant de chroniques de pierre laissées par l'histoire au cours des siècles. A Plovdiv, par exemple, le visiteur rencontre à chaque pas aussi bien des vestiges antiques comme l'amphithéâtre ou le stade (à droite) que des rues pavées et des maisons à colombage du 18<sup>e</sup> siècle datant de l'époque du Réveil national (au centre, à droite), tous ces témoignages du passé étant soigneusement protégés et mis en valeur au cœur même d'une ville moderne et animée. Les Thraces, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Gênois, tous ont marqué de leur empreinte Nessèbre, le port de la mer Noire. Ses églises — la plus ancienne date du 5<sup>e</sup> siècle — jalonnent chaque étape, ou presque, de l'histoire du christianisme dans cette région. Les exemples les plus remarquables de cette architecture religieuse sont la grande basilique du 6<sup>e</sup> siècle et les églises des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, en brique et en tuf, aux arches et aux corniches décorées d'incrustations de céramique (page de gauche).



Photo © Agence Sofia-Presse



Une campagne nationale de sauvegarde du patrimoine culturel de la Bulgarie a permis de protéger et de restaurer un grand nombre de villages et de villes. Parmi celles-ci figure Koprivchtitza (à droite), célèbre pour avoir été le foyer de l'insurrection malheureuse d'avril 1876 contre les Turcs ottomans et par ses maisons du 19<sup>e</sup> siècle aux façades richement décorées et aux plafonds à caissons en bois sculpté. Le village-musée d'Etara (ci-dessus), près de Gabrovo, "capitale de l'humour" de la Bulgarie, est aujourd'hui un centre d'artisanats traditionnels où potiers, bourreliers et charrons travaillent dans leurs ateliers restaurés avec soin.



Photos © Gérard Dufresné, Paris

# Bulgarie

## III. L'HISTOIRE DE TROIS CAPITALES

Dans l'histoire de la nation trois noms de ville gardent une résonance émouvante et quasi sacrée. Ce sont ceux des capitales que les princes bulgares ont établies au Moyen Age : Pliska d'abord, prodigieux monument de la fondation du premier Etat bulgare en 681, de sa consolidation, de la conversion au christianisme et de l'introduction de l'alphabet cyrillique ; puis Preslav, témoin de l'âge d'or de la culture bulgare, lorsqu'au 10<sup>e</sup> siècle s'épanouissent les lettres et les arts sous l'impulsion du roi Siméon ; Tirnovo enfin, centre de civilisation aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, jusqu'à l'invasion ottomane qui allait subjuguier le pays. Chacune semble exprimer encore l'esprit de son époque.

Pliska, conçue comme un immense camp fortifié enfermant en son centre le palais du khan et le temple de son dieu est massive, austère, majestueuse. Les énormes blocs de calcaire des murs d'enceinte et des palais évoquent encore la puissance et la noblesse des fondateurs. Cette volonté de s'affirmer

et de durer s'exprime dans ce qui reste de la forteresse et du palais comme dans les inscriptions gravées dans la pierre des colonnes sur l'ordre des khans. La mémoire devrait vaincre la mort, tel est le message de l'un d'eux, le khan Omourtag : "L'homme, même s'il vit bien, meurt, et un autre voit le jour. Que celui qui est venu au monde plus tard se souvienne..."

Toute différente, Preslav, que fonda le jeune roi Siméon (893-927) dans les collines doucement arrondies qui bordent la Titcha, fut sans doute imposante. Mais, plus que des forteresses, les archéologues aiment y retrouver, malgré les pillages qu'elle a subis, une ville de bâtisseurs, de tailleurs de pierre et de sculpteurs, de peintres et de céramistes, d'orfèvres et d'écrivains, chacun de ces métiers et de ces arts témoignant d'une originalité surprenante. Pour n'en donner qu'un exemple, il semble établi que, pour la première fois en Europe, on a fabriqué à Preslav, au 10<sup>e</sup> siècle, une sorte de faïence,

destinée surtout à la décoration murale, mais aussi à la vaisselle de luxe. Mieux encore : les peintres firent des icônes en céramique, la faïence servit de support à l'écriture et l'on a exhumé une fusaiole de terre blanche décorée à l'émail sur laquelle quelqu'un, artisan ou donateur, avait écrit le nom de la jeune fileuse de laine à qui elle était destinée.

"La fusaiole de Lola" paraît indiquer à quel point l'écriture était alors répandue. En tout cas Preslav est célèbre dans l'histoire de la culture slave en raison de son école littéraire représentée par des auteurs éminents tels que le Tchernorizetz Khrabar, Jean l'Exarque, Constantin de Preslav et le roi Siméon lui-même qui, paraît-il, remplit son palais de livres. La plupart des ouvrages compilés ou composés à Preslav, à cette époque, étaient religieux, sermons et commentaires de la Bible. Mais ils contiennent aussi des développements originaux sur des sujets profanes, et quelquefois des textes enthousiastes comme la "la prière alphabétique" de Constantin qui exalte l'importance historique de la conversion des Bulgares.

Au 12<sup>e</sup> siècle, après plusieurs décennies de domination byzantine, Tirnovo devint la capitale du Deuxième Royaume Bulgare, et le resta jusqu'au jour où elle périt dans les flammes après la conquête ottomane en 1393. Dans un site fantastique de gorges encerclant des collines abruptes s'éleva une grande ville, très complexe et fortement hiérarchisée jusque dans sa structure architecturale. Les conflits religieux et politiques y furent fréquents. Mais des souverains éclairés, protecteurs des arts, ne cessèrent d'encourager le développement de la littérature nationale. Parmi les rares manuscrits qui ont échappé aux destructions, on doit citer la *Chronique de Constantin Manasses*, conservée au Vatican, qui contient soixante-neuf magnifiques miniatures, dont vingt et une ont des sujets bulgares. D'autres chefs d'œuvre de la peinture d'illustration figurent dans quelques manuscrits du 14<sup>e</sup> siècle (*Tétraévangile* du British Museum, *Psautier* de Moscou) également célèbres. Mais de la peinture monumentale de Tirnovo, il ne reste presque rien sur place. Heureusement les fresques de l'église de Boïana (1259) près de Sofia en suggèrent la grandeur et le raffinement puisqu'elles sont considérées comme des œuvres de l'école de Tirnovo ou le peintre inconnu qui a laissé des donateurs de Boïana, le prince Kaloïan et sa femme Dessislava, des portraits pleins de charme et de dignité, témoigne par la vie qu'il insuffle aux images traditionnelles, d'un sens dramatique et d'un humanisme insurpassés dans l'Europe du 13<sup>e</sup> siècle.



Photos © Gérard Dufresne, Paris

Ci-dessus, ruines du palais du khan, 9<sup>e</sup> siècle, à Pliska, la première capitale de l'Etat bulgare. Fondé en 681 par le khan Asparouch, Pliska resta la capitale durant un peu plus de deux siècles. Vers la fin de cette période, deux événements eurent une influence décisive sur l'avenir du pays : la conversion au christianisme et l'introduction de l'alphabet cyrillique. A gauche, clé ouvragée représentant un joueur de luth. Cet objet, fait à Pliska au 9<sup>e</sup> ou au 10<sup>e</sup> siècles, avait un double usage, mais on ignore à quoi servait au juste la pointe qui sort du chapeau du musicien.





Photo © Gérard Dufresne, Paris

Ci-dessus, ruines de Preslav qui devint la seconde capitale de la Bulgarie sous le règne du roi Siméon (893-927) et vit s'épanouir l' "Age d'or" de la culture bulgare. Après que la ville fut prise et mise à sac, en 971, par l'empereur byzantin Jean Tzimiscès, la Bulgarie endura pendant plusieurs décennies la domination de Byzance. Ci-dessous, les remparts de Tirnovo qui devint la troisième capitale de la Bulgarie à la fin du 12<sup>e</sup> siècle et le resta jusqu'à sa destruction, en 1393, à la suite de la conquête ottomane. L'art de l'enluminure atteignit son apogée à Tirnovo sous le règne du roi Ivan-Alexandre (1331-1371). Le souverain est représenté avec sa famille sur cette enluminure (en bas à droite) tirée du splendide *Tétra-évangile du roi Ivan-Alexandre*, commandé par le roi lui-même en 1356.



Photo © Gérard Dufresne, Paris



Photo © Gérard Dufresne, Paris

Gargouille en forme de tête de lion provenant d'une église de Preslav.



Photo © Agence Sofia-Press

Pièce en or datant du règne du tsar Ivan Assen II (1218-1241).



Photo © British Museum, Londres



Photos © Agence Sofia-Press

## De l'invention de l'alphabet au Palais du livre

Dans la seconde moitié du 9<sup>e</sup> siècle, Cyrille conçut, avec son frère Méthode, un alphabet qui permettait de traduire les textes liturgiques en langue slave et de diffuser les connaissances "à tous les hommes dans leur langue natale." L'œuvre de ces deux apôtres des Slaves est devenue en Bulgarie un symbole de l'identité culturelle ainsi préservée durant cinq siècles de l'oppression et de la domination étrangères. La fête commémorative de ces deux saints, le 24 mai, est le jour de la fête nationale de la culture. Celle-ci est l'occasion de spectacles artistiques et musicaux, foires de

livres, remises de prix littéraires et scientifiques, manifestations estudiantines, etc. A l'époque où l'alphabet dit cyrillique était adopté dans tous les pays slaves, on commença à fabriquer en Bulgarie un type de faïence surtout destinée à la décoration murale. Des carreaux couverts d'inscriptions - les livres d'alors - commencèrent à orner le sol et les murs des monastères et des palais, changés ainsi, d'une certaine façon, en "bibliothèques publiques", ancêtres des nombreuses maisons du livre et grandes bibliothèques modernes qu'on trouve aujourd'hui dans le pays.

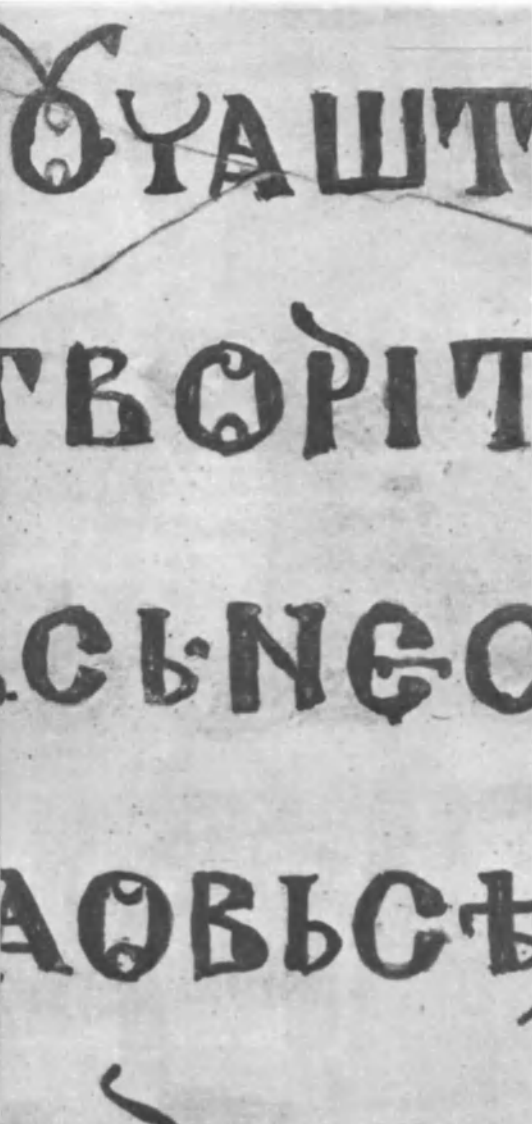


Photo © Agence Sofia-Press



Photo © Gérard Dufresne, Paris

# Bulgarie

## IV. DES MONASTÈRES AU RÉVEIL NATIONAL

En Bulgarie, la tradition monastique est aussi ancienne que la nation elle-même.

Le premier monastère fut fondé à Pliska par Boris 1<sup>er</sup>, qui s'y retira à la fin de sa vie. Et les disciples de Cyrille et Méthode vinrent travailler dans ce même monastère pour enseigner et répandre l'alphabet slave mis au point par leurs maîtres. C'était le début d'une longue tradition : pendant douze siècles les monastères allaient être des foyers culturels. Preslav affermit et précisa ce noble rôle qui devait revêtir toute son ampleur sous la domination ottomane, chaque monastère devenant alors un haut lieu de l'esprit national, où les Bulgares se sentaient protégés. Le jour de la fête des grands monastères, les pèlerins venus de tout le pays, à pied, en charrette, à cheval, s'y donnaient rendez-vous. La population des villes et des campagnes faisait parvenir des offrandes de toute sorte pour contribuer à la décoration des sanctuaires.

C'est le cas du monastère de Rila, desservi par des moines qui célèbrent le service divin dans l'église et les chapelles où se perpétue le chant religieux bulgare. Ce monastère bâti dans la montagne au sud de Sofia, est en même temps un musée national dont les salles d'exposition sont consacrées à des thèmes divers : histoire, activité économique, richesses ethnographiques, collections d'icônes. Vu de l'extérieur, le monastère fait songer à une puissante forteresse. La cour, très vaste, est bordée de façades à plusieurs étages que décorent des balcons ornés de sculptures sur bois. Le centre est occupé par l'église principale, et par une haute tour du 14<sup>e</sup> siècle.

Aux étages, entourées par les dortoirs destinés aux hôtes et par les cellules des moines, sont disposées plusieurs chapelles où l'on chante la messe lors de certaines fêtes.

En haut, à gauche, saint Cyrille et saint Méthode, peinture de Zacharie Zographe, l'un des artistes bulgares les plus célèbres du 19<sup>e</sup> siècle.

Célébration du 24 mai à Sofia (en haut, à droite).

Le Palais du livre, dans la ville de Plevne. La peinture murale symbolise l'histoire de la littérature bulgare de Cyrille et Méthode jusqu'à nos jours (en bas, à droite).

En bas, à gauche, détail d'une tablette de céramique du 10<sup>e</sup> siècle (6 x 6 cm) avec des caractères cyrilliques et venant sans doute de Preslav.

Après Rila, il convient de citer le monastère de Batchkovo qui est à peine moins important. Fondé en 1083 dans une vallée du Rhodope par le Géorgien Grégoire Pakourian, militaire de haut rang qui, à l'époque de la domination byzantine, fut nommé gouverneur de la contrée, ce monastère a connu une histoire très mouvementée. Il a été à plusieurs reprises détruit, reconstruit, restauré, agrandi.

Au 17<sup>e</sup> siècle, lors d'un de ces remaniements, le monastère de Batchkovo a été doté d'un chef-d'œuvre insolite : les peintures murales du réfectoire. Ces peintures qui couvrent les murs et la voûte forment une composition d'ensemble où sur un fond de ciel étoilé et dans un cadre de guirlandes de verdure, sont représentées des scènes bibliques ainsi que divers personnages de l'Antiquité. Socrate, Platon et Aristote, par exemple, portent des habits du Moyen Âge, ce qui n'ôte rien à la gravité de leur maintien ni à la noblesse de leurs visages.

Dans la cour, un des murs est orné d'une composition beaucoup plus récente, qui évoque la fête du monastère, célébrée au mois d'août, le jour de la fête de la sainte Vierge. Il s'agit d'une scène narrative, d'une extraordinaire richesse d'information. Le monastère y est représenté, serré entre les contreforts de la montagne. Tout autour, perchées sur les hauteurs des petites églises et des chapelles sont dédiées à différents saints. L'entrée principale livre passage à une procession solennelle : en tête, des citoyens de marque portent l'icône miraculeuse de la sainte Vierge. La procession fera le tour de toutes les églises. Après le clergé, précédé de l'évêque de Plovdiv, s'avancent les moines puis les laïques, citadins et paysans.

L'artiste a rendu avec une précision méticuleuse les détails géographiques du site la rivière, les ponts, le chemin où traînent les retardataires. Plusieurs figures sont certainement des portraits. La représentation des détails ethnographiques et des caractéristiques sociales des personnages est typique de l'art du créateur de cette composition - Zacharie Zographe, peintre autodidacte bulgare qui fut l'un des plus doués du milieu du 19<sup>e</sup> siècle.

Zacharie Zographe a décoré aussi les deux églises du monastère. Toutes ses compositions témoignent d'une constante préoccupation de critique sociale. Ainsi dans la scène du Jugement dernier, on reconnaît les portraits d'usuriers de Plovdiv et de leurs hautaines épouses en route pour le four de l'enfer.

Cependant l'art des peintres de cette époque se borne rarement aux thèmes sociaux. Les artistes parsèment les murs des églises et des monastères de roses et de rameaux de verdure. Leurs saints sont vêtus de couleurs claires et les visages respirent d'une remarquable fraîcheur. Le tout est animé d'une vitalité, d'une sorte particulière de gaieté et d'optimisme, qui caractérisent cette

époque que les historiens désignent comme celle du Réveil national.

Depuis près de 500 ans, les bulgares avaient perdu leur indépendance après l'invasion ottomane à la fin du 14<sup>e</sup> siècle. Ils avaient enduré les pires épreuves. Mais ils avaient su préserver leur conscience nationale, leurs traditions, leur foi, leurs modes de vie, et pour finir, ils firent preuve d'une volonté farouche dans la lutte de libération au 19<sup>e</sup> siècle, à une époque où la situation sociale et politique avait radicalement changé.

Avant la libération qui succéda à la guerre russo-turque de 1877-1878, les Bulgares allaient vivre une période difficile, dont les pires moments suivirent l'insurrection d'avril 1876. Malgré l'héroïsme des combattants, ce soulèvement échoua et fut cruellement réprimé. Cette répression provoqua dans toute l'Europe l'indignation des esprits éclairés, et la sympathie qu'y gagna la Bulgarie hâta certainement l'avènement de la liberté. Mais cette liberté avait été longuement préparée par les animateurs du Réveil national.

L'architecture de cette période est, à cet égard, très significative. Alors que depuis des siècles les occupants ne permettaient de construire que d'humbles églises aussi basses et obscures que possible, on commença dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, grâce à l'affaiblissement graduel de l'empire ottoman, à élever des églises spacieuses et bien éclairées, ornées à l'extérieur de façades attrayantes et à l'intérieur d'iconostases admirablement sculptées. Souvent, sur ces grands cadres de bois ouvragé, apparaissent au milieu des feuilles d'acanthé et des oiseaux, les figures d'Adam et d'Eve costumés en paysans bulgares, le premier occupé à bêcher la terre, la seconde filant sagement sa quenouille. Et parmi les saints, Cyrille et Méthode, inventeurs de l'alphabet slave sont toujours représentés en bonne place...

Après la libération, pour des raisons sociales, économiques et politiques, les villes ont évolué très lentement, sans à-coups. Cette stabilité a permis de conserver l'architecture du Réveil national qu'on entoure aujourd'hui d'une sollicitude particulière. A Plovdiv, par exemple, sur une des buttes de cette cité particulièrement pittoresque, des quartiers entiers datent du siècle du Réveil. Les maisons à encorbellement, les façades aux volumes audacieusement articulées forment des ensembles où prédominent le sens de la mesure et l'instinct de la composition. Des lignes élancées, de l'abondance des ouvertures, des ogives, au-dessus des portes, des ingénieuses combinaisons du bois et du métal, de la profusion des fleurs à toutes les fenêtres, se dégage une fraîcheur qui paraît être le symbole de la sensibilité bulgare au temps de l'espoir. Ces demeures d'antan, ces rues anciennes, sont animées aujourd'hui de la même vie, du même dynamisme que dans le reste du pays les chantiers, les villes neuves et les villages rénovés.

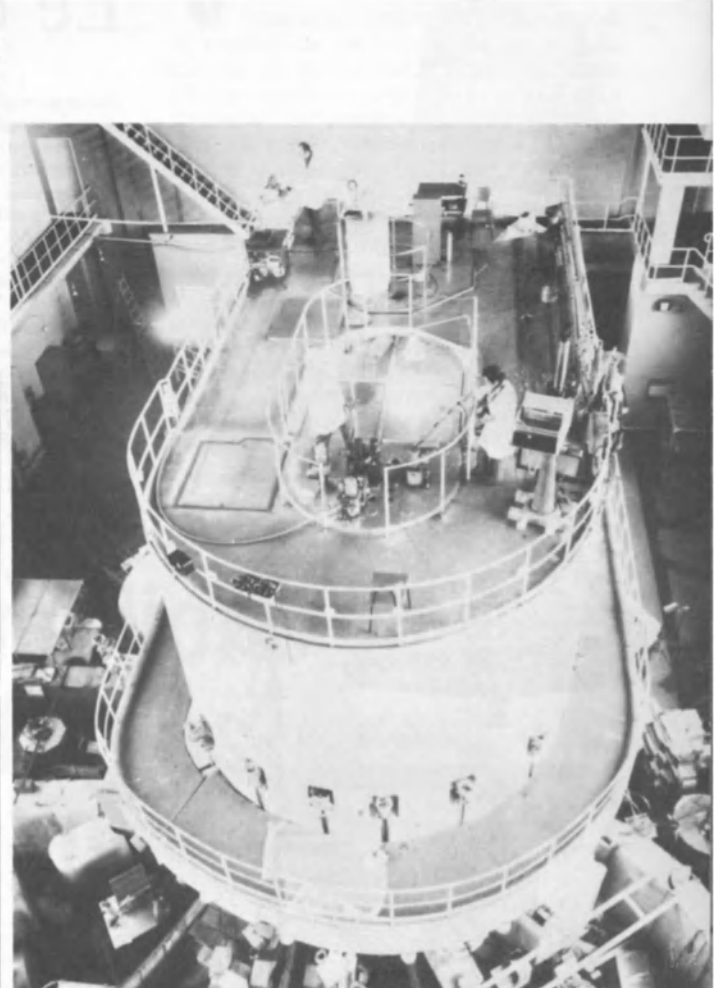
Magdalena Stantcheva



Photo V. Evtimov © Institut national bulgare des monuments culturels

## Les refuges de l'esprit

Dès les débuts de l'Etat et, en particulier, pendant la domination ottomane, les monastères de Bulgarie ont été le refuge de l'esprit national qui garda ainsi vivantes ses formes d'expression culturelles. Les moines y enseignèrent en langue bulgare, traduisirent les philosophes grecs et orientaux et jetèrent les bases d'une littérature nationale. C'est là également que la peinture monumentale bulgare atteignit son apogée à partir du 15<sup>e</sup> siècle. Les fresques des murs et de la voûte du réfectoire du monastère de Batchkovo, datées du 17<sup>e</sup> siècle, frappent par leur richesse et leur qualité. On y trouve une grande variété d'images : scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, portrait de philosophes monothéistes de l'Antiquité et même, chose rare dans la peinture religieuse bulgare, représentation de conciles oecuméniques. A gauche, fragments de *L'arbre de Jessé*, peint sur la voûte, et du *Jugement dernier*, sur le mur est du réfectoire de Batchkovo. Ci-dessus, détail d'une fresque de l'église Saint-Georges, à Sofia, qui date du 10<sup>e</sup> ou du 11<sup>e</sup> siècle.



## LE FUTUR COMMENCE AUJOURD'HUI

Dans les classes, les salles de lecture des universités et des instituts techniques de la Bulgarie d'aujourd'hui, les jeunes, comme ces étudiants de l'Institut d'électromécanique à Sofia (ci-dessus) se préparent à devenir les guides de leur pays au 21<sup>e</sup> siècle. Transformée au cours des trente-cinq dernières années en une nation industrielle et agricole d'un type nouveau, la Bulgarie est entrée dans l'ère de l'exploration spatiale le 10 avril 1979 lorsque le cosmonaute Gueorgui Ivanov (en bas) monta à bord du vaisseau spatial Soyouz 33 et décolla, avec son camarade soviétique Nikolai Roukovitchnikov pour

une mission conçue dans le cadre du programme spatial Intercosmos. Avec un territoire de 110 911 km<sup>2</sup>, la Bulgarie figure, par sa superficie, parmi les plus petits pays d'Europe. Mais savants et chercheurs ont à leur disposition l'équipement scientifique le plus moderne, notamment ce réacteur nucléaire expérimental (en haut à droite), à l'Institut de recherche nucléaire de Sofia. Comme l'a dit l'ancien homme d'Etat bulgare Georges Dimitrov, dans le domaine de la culture il n'existe pas de petits et de grands pays, et le dynamisme de la Bulgarie moderne est solidement enraciné dans un héritage culturel âgé de 13 siècles.



Photos © Agence Sofia Presse

# Le drapeau de la paix

Juste au sud de Sofia, la capitale de la Bulgarie, se dresse un imposant édifice en béton avec de nombreuses cloches. Son nom, le monument du "Drapeau de la paix", rappelle qu'a eu lieu en cet endroit une réunion internationale différente des autres : un rassemblement où les jeunes Bulgares ont accueilli 1300 enfants venus de 76 pays. Le but d'une telle rencontre, l'un des événements les plus marquants de l'Année internationale de l'enfant en 1979, était de réunir des écrivains, des musiciens et des peintres en herbe du monde entier (ci-dessous) sous la bannière de la paix et de l'amitié entre les peuples. Cette assemblée, dont les jeunes délégués lancèrent un appel pour la paix dans le

monde qui fut remis au Secrétaire général des Nations Unies, était placée sous le patronage du Président du Conseil d'Etat de la République populaire de Bulgarie, M. Todor Zhivkov, et du Directeur général de l'Unesco, M. Amadou-Mahtar M'Bow. L'un des temps forts de la réunion fut l'inauguration du monument du Drapeau de la paix, une tour centrale flanquée, à sa base, de deux murs en arc de cercle. Au sommet de la tour, haute de 37 mètres, sept cloches représentent les continents du monde (à droite). Sur les murs, en bas, sont fixées des cloches de divers pays, chacune étant accompagnée d'un appel pour la paix sur la terre. Une cloche "soleil" symbolique, dédiée à l'assem-



La cloche "soleil" des enfants



Turquie



Bulgarie



Japon



Ghana



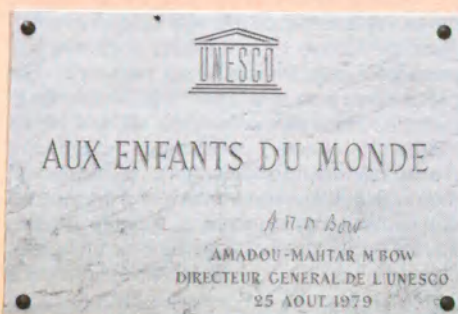
Suisse



Indonésie



blée des enfants, est aussi incorporée au monument. Toutes ces cloches sont de taille et de forme variables (à gauche) : celle de la Bulgarie pèse 1 300 kg, ce chiffre correspondant à l'âge de l'Etat bulgare. En bas, à droite, plaque commémorative "Aux enfants du monde" contribution de l'Unesco au monument du Drapeau de la paix. Un autre rassemblement international d'enfants, "Sofia 81", doit se dérouler au mois d'août, pour le second anniversaire de l'assemblée du Drapeau de la paix. Son programme préludera à la Deuxième assemblée internationale des enfants sous le drapeau de la paix.



# Le drame des cinq millions de réfugiés africains

par Maxime-Léopold Zollner

**V**ICTIMES des guerres et des diverses formes de la répression, les réfugiés sont aujourd'hui dans le monde au nombre de dix millions. Après les holocaustes de la deuxième guerre mondiale, l'Europe en ruines organisa dans les camps de transit les interminables migrations de ces "personnes déplacées". Elles étaient encore nombreuses en 1951 quand les Nations Unies instituèrent le Haut-Commissariat pour les Réfugiés (HCR), et maintenant, trente ans plus tard, dans ses bureaux de Genève, cette organisation n'a guère le goût de fêter un tel anniversaire puisque, quelle que soit son efficacité, les "événements" de l'actualité mondiale se chargent de lui fournir toujours les mêmes tâches, dans des circonstances variables, en grossissant chaque année le flot des réfugiés.

Cette année, c'est la situation des réfugiés en Afrique qui est — ou devrait être — "au centre de l'attention mondiale", comme l'a





► demandé le Secrétaire général des Nations Unies, M. Kurt Waldheim. Car aujourd'hui, un réfugié sur deux est africain. Il est d'ailleurs alarmant de constater que le nombre des déracinés en Afrique s'est terriblement accru au cours des deux dernières années. On en comptait un million en 1975, puis 3 millions 700 000 en 1977. Il n'aura fallu que cinq ans pour atteindre en 1980 le chiffre énorme de 5 millions.

Il y a donc véritablement crise. Pour y faire face, l'Assemblée générale des Nations Unies, en novembre de l'année dernière, a demandé que soit convoquée une conférence internationale afin de mobiliser tous les Etats et de susciter une aide nouvelle. Cette réunion à laquelle étaient invités les Etats membres de l'Organisation de l'Unité Africaine et ceux des Nations Unies, ainsi que les mouvements de libération nationale reconnus par ces deux organisations, s'est tenue à Genève les 9 et 10 avril.

Attirer l'attention du public sur la condition des réfugiés en Afrique, ce but a été

atteint sans doute. Mais il s'agissait surtout d'obtenir des ressources supplémentaires pour les programmes d'aide aux réfugiés les plus démunis, — et plus encore peut-être prêter résolument assistance aux pays d'accueil, tous africains, pour leur permettre de supporter les charges extrêmement lourdes qu'impose à leurs services et à leur budget la présence massive de ces populations sur leurs territoires.

A la vérité, l'action internationale dans ce domaine ne date pas d'hier. Le Haut Commissariat travaille depuis longtemps à améliorer les conditions d'accueil et de rapatriement, et la situation des réfugiés préoccupe évidemment l'OUA au premier chef. La coopération qui s'est établie entre ces deux institutions a été marquée, par exemple, par la conférence tenue à Addis-Abeba en 1967 sur les aspects juridiques, économiques et sociaux du problème. Pour la première fois les questions relatives aux seuls réfugiés africains étaient abordées au plan international, et cette nouvelle approche permit plus d'une solution efficace en allégeant quelque

peu le fardeau de plusieurs pays d'asile. C'est aussi à cette conférence que l'on doit la création du Bureau pour le Placement et l'Education des Réfugiés Africains, installé à Addis-Abeba, et l'adoption de la convention de l'OUA sur les Réfugiés en Afrique.

Cette Convention reprend la définition du terme *réfugié* telle qu'elle est adoptée par la plupart des gouvernements, selon la formule établie par le Haut Commissariat : "...toute personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité...". Mais elle va plus loin. Elle précise que le mot *réfugié* "s'applique également à toute personne qui, du fait d'une agression, d'une occupation extérieure, d'une domination étrangère ou d'événements troublant gravement l'ordre public dans une partie ou dans la totalité de son pays d'origine, est obligée de quitter sa résidence habituelle pour chercher refuge dans un autre endroit à l'extérieur de son pays d'origine ou du pays dont elle a la nationa-





Photo Lars Aström © Skane-Reponage, Malmö, Suède

Cet océan de tentes qui s'étend à perte de vue est un camp provisoire de réfugiés installé quelque part en Afrique. La moitié des réfugiés dans le monde sont aujourd'hui africains et leur nombre est supérieur à la population de nombreux pays d'Afrique. Le bureau du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés collabore avec l'Organisation de l'unité africaine et des organismes d'assistance volontaire, dans un vaste effort pour aider certains des pays les plus pauvres à fournir la nourriture, l'abri et les soins nécessaires à ces millions de réfugiés et de personnes déplacées. Ci-dessous : des femmes et des enfants attendent dans un camp de réfugiés une distribution de rations alimentaires.



Photo E. Birrer-HCNUR

lité." De plus, au principe de ces dispositions, les Etats africains avaient proclamé que "l'octroi du droit d'asile aux réfugiés constitue un acte pacifique et humanitaire et ne peut être considéré par aucun Etat comme un acte de nature inamicale."

Malheureusement ces textes, malgré leur générosité et les efforts qu'ils ont encouragés, se sont révélés insuffisants pour résoudre le problème à mesure que de nouveaux déséquilibres (intensification des luttes de libération, surtout en Afrique australe, conflits internes et différends interterritoriaux) provoquaient une augmentation constante et sans précédent des flux de réfugiés. Un chiffre peut suggérer les dimensions dramatiques du problème : quotidiennement 2000 personnes franchissaient les frontières, en quête d'asile, selon un rythme bien supérieur au double de la moyenne mondiale — puisqu'il existe une moyenne, qui est de 800 réfugiés par jour.

C'est pourquoi en 1979 une nouvelle conférence, organisée en Tanzanie, à Arusha,

par l'OUA, la Commission Economique pour l'Afrique et le HCR, a voulu définir une stratégie concernant soit le rapatriement des réfugiés dans leurs pays d'origine, soit leur intégration dans les structures économiques des pays d'accueil. De surcroît, en réaffirmant les principes de la solidarité et du "partage du fardeau", cette Conférence esquisait un bilan des besoins : ceux d'alors et ceux que l'on devait prévoir.

Ces besoins, que le Haut Commissariat a identifiés et chiffrés dans chaque pays, il n'est que trop facile d'en concevoir l'ampleur. En accueillant des réfugiés par dizaines et centaines de mille, les gouvernements africains ont témoigné d'une extraordinaire hospitalité. Ils ont donné l'exemple du respect scrupuleux des principes du droit d'asile et de non-refoulement. Mais on ne peut oublier que leurs pays sont eux-mêmes aux prises avec de très graves difficultés économiques. Plusieurs d'entre eux comptent parmi les plus pauvres de la planète, ceux qu'affectent toujours plus durement que les autres les lois du marché internatio-

nal et la montée des coûts de l'énergie, autant que les catastrophes naturelles. Que l'on songe à cet égard à la Somalie presque sans ressources qui, à ses quelque 3 600 000 nationaux, voit s'ajouter plus d'un million et demi de réfugiés.

En ce moment les programmes d'assistance dont le Haut Commissariat est responsable et qu'il met en œuvre en coopération avec le Programme Alimentaire Mondial, l'Organisation Mondiale de la Santé, l'Unicef et nombre d'autres organismes gouvernementaux et non gouvernementaux — agences bénévoles absolument indispensables — visent d'abord à assurer la survie des réfugiés les plus démunis dans des pays cruellement défavorisés. La situation est fort claire : les ressources existantes suffisent à peine à empêcher des hommes, des femmes, des enfants surtout, de mourir de faim ou de maladie par centaines de milliers.

Or les besoins de la vie et de l'avenir, les besoins de l'insertion des réfugiés dans

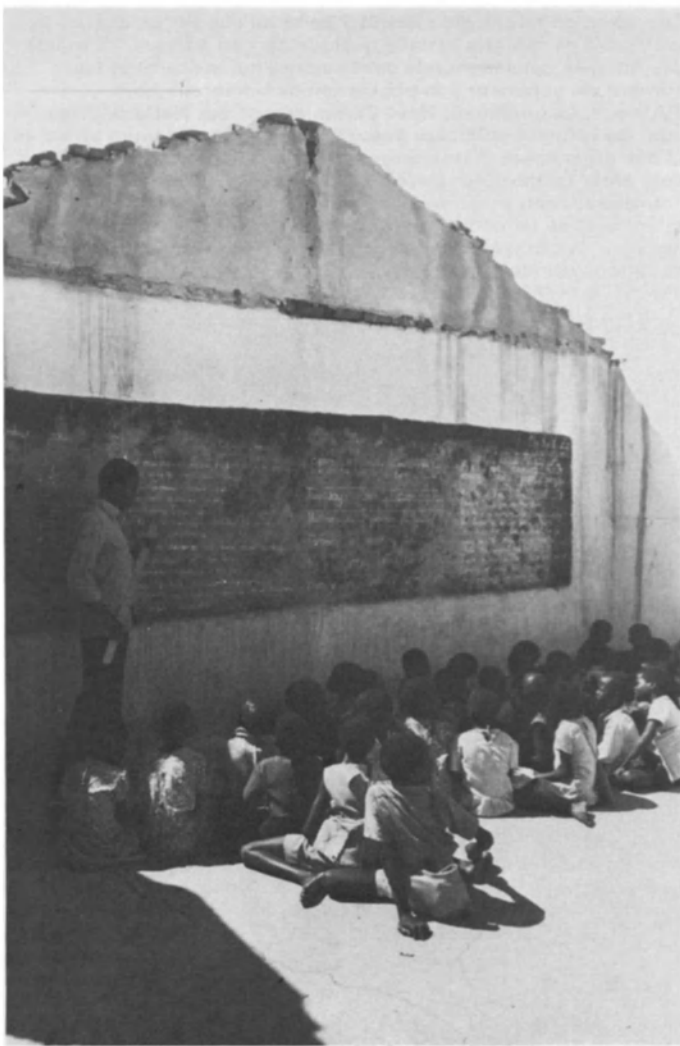


Photo E. Birrer-HCNUR

Lecture à ciel ouvert. Un groupe d'enfants de réfugiés apprend à lire dans une classe en ruines.

l'économie africaine, sont à peine moins urgents et risquent d'être à la fois plus coûteux et plus durables. Qu'elles demeurent dans le territoire d'asile, ou qu'après des années elles veuillent et puissent rentrer dans leurs patries, les populations déplacées ne demandent pas à être indéfiniment assistées. Tout au contraire : elles cherchent à travailler. Mais pour ce retour à des conditions économiques et sociales normales, l'Etat qui les a accueillis doit allouer des terres, fournir les moyens de les cultiver — outils, semences, engrais — créer des ateliers, creuser des puits, construire des villages, des routes, des ponts, des hôpitaux, des écoles... Le coût des infrastructures, des matériaux, des équipements et du personnel que mobilisent de telles opérations dépasse les possibilités de pays hôtes.

Apparemment — toute proportion gardée — ce coût serait considéré comme fort élevé par des pays riches, si l'on en juge à l'accueil étonnamment restreint que la plupart d'entre eux font aux réfugiés en général. Et pourtant aucun peuple ne refuserait de participer à un effort vraiment collectif.

De fait, c'est à la solidarité internationale que les Nations Unies viennent de faire appel. Aux gouvernements représentés à la Conférence, que présidait M. Waldheim, le Haut Commissariat a précisé le coût des mesures d'urgence qu'il devra prendre, de toute nécessité, au cours des dix-huit mois à venir : 450 millions de dollars. En d'autres circonstances, une telle somme aurait pu inquiéter des pays donateurs souvent sollicités. Or, le deuxième jour de la réunion, les

participants se sont engagés, au delà peut-être des espérances, pour 560 millions. Plus encore, le secrétaire général adjoint de l'O.U.A. annonçait le 10 avril au soir que d'autres promesses qui n'avaient pu être faites formellement, permettraient d'ores et déjà d'augmenter encore cette somme, de 100 millions de dollars au moins.

L'appel a donc été entendu. Et l'on ne saurait mieux conclure qu'en citant ces quelques lignes émanant de M. Poul Hartling, Haut commissaire des Nations Unies pour les réfugiés, après la conférence : "Les souffrances des réfugiés africains ont été comprises... La solidarité internationale existe."

Maxime-Léopold Zollner

**MAXIME-LÉOPOLD ZOLLNER**, du Bénin, est directeur de la Division des Programmes d'assistance au Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés, à Genève. Il a été vice-président du Conseil Economique et Social et secrétaire général de l'Union africaine et malgache. Il a également représenté son pays en tant qu'ambassadeur aux Etats-Unis et au Canada et comme représentant permanent aux Nations Unies à New York.

## Pages en couleur

### Page de droite

Les montagnes escarpées de Bulgarie sont parsemées de nombreux monastères médiévaux riches en fresques, en icônes polychromes et en bas-reliefs sculptés dans le bois. Ce portail ombragé du monastère de Rozhen, près de Melnik, au sud-ouest de la Bulgarie, est surmonté d'une image majestueuse du Christ Pantocrator ("le Seigneur tout-puissant de l'univers") sur le trône céleste. Autour de lui, douze médaillons représentant les six apôtres et, au-dessus, un buste de Jésus. Le monastère remonte au 12<sup>e</sup> ou au 13<sup>e</sup> siècle, mais la peinture est datée de 1597.

### Pages centrales

A gauche : figurine en os (12 cm de hauteur) découverte dans la nécropole chalcolithique de Varna, en Bulgarie, et qui date de la fin du 4<sup>e</sup> millénaire de l'ère chrétienne. Elle représente sans doute un guerrier casqué. La nécropole de Varna constitue l'une des grandes découvertes archéologiques de ce siècle ; les tombes néolithiques étaient remplies de milliers d'objets, surtout en or, de fragments de poterie peinte, etc.

A droite : il y a deux ans, on a découvert à Preslav, ancienne capitale de la Bulgarie, un trésor comprenant un collier avec des médaillons, un diadème, des boucles d'oreille, des bagues, des pièces de monnaie, etc. La miniature de la Vierge orante reproduite ici orne le médaillon central, en or et émail, du collier (9<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> siècle). L'image est entourée de perles fines et de cristal de roche. Le visage blanc et rose de la Vierge est celui d'une jeune femme ; ses traits expressifs n'ont pas le hiératisme habituel des Vierges d'icône.

Photos © Gérard Dufresne, Paris

### Dernière page

Saint Benoît donne la Règle à ses moines, fresque (1505-1508) du peintre italien Sodoma.

Photo © Scala, Florence



Handwritten text or markings on the stone wall to the left of the door.







*A l'invitation de la Fondation pour les droits de l'homme d'Athènes, l'Unesco a organisé du 30 mars au 3 avril 1981, dans la capitale hellénique, un colloque consacré à l'examen critique de différentes théories pseudo-scientifiques tendant à justifier de nos jours le racisme et la discrimination raciale.*

*C'est en effet à la science que se réfèrent ceux qui s'efforcent d'imposer l'idée d'une hiérarchie naturelle entre les populations ou entre les individus. Il était du devoir de l'Unesco d'apporter plus de clarté en ce domaine en diffusant largement les idées d'hommes de science sur cette question. Vingt-trois chercheurs représentant les multiples disciplines concernées — généticiens, biologistes, anthropologues, sociologues, psychologues, historiens — et venant de 18 pays ont, durant une semaine, analysé les apports les plus récents de la recherche et confronté les leçons à en tirer pour mettre en garde les hommes contre les affirmations de ce qu'il faut bien appeler un néo-racisme. Ces hommes de science ont tenu à lancer un appel à tous les peuples du monde en formulant le vœu que l'Unesco le diffuse auprès d'un large auditoire. Le Courrier de l'Unesco reproduit les conclusions de ce texte page 28. L'article qui suit, du généticien Albert Jacquard, rapporteur du colloque d'Athènes, résume l'essentiel des idées qui y ont été débattues.*

# Science, pseudo-science et racisme

par Albert Jacquard

La réaction spontanée et, semble-t-il, naturelle, d'un homme face à un revers est de rechercher le responsable : nécessairement un autre ou "les" autres. La réaction d'un groupe, dans la même situation d'échec, est d'attribuer à un autre groupe, ou de préférence à un sous-groupe au sein de lui-même, la responsabilité de ses malheurs.

Ces réflexes instinctifs, infantiles, lâches, n'ont rien à voir avec une analyse raisonnable des événements réels et de leurs causes, mais ils semblent si répandus et si constants que l'on ne peut garder qu'un faible espoir de les faire disparaître. Si cet espoir doit, malgré tout, être préservé, il ne peut guère être fondé que sur la "science", nom un peu solennel donné à l'effort de l'esprit humain en vue de comprendre le monde réel.

Etrangement, c'est au contraire au nom de la science que resurgit, dans certaines sociétés occidentales, une attitude ouvertement raciste. En évoquant "les récentes découvertes de la biologie", ou "les derniers travaux des généticiens", certains justifient leurs tentatives de classer les hommes en certaines catégories — les "races" — et, surtout, de comparer ces races selon divers critères permettant de les hiérarchiser.

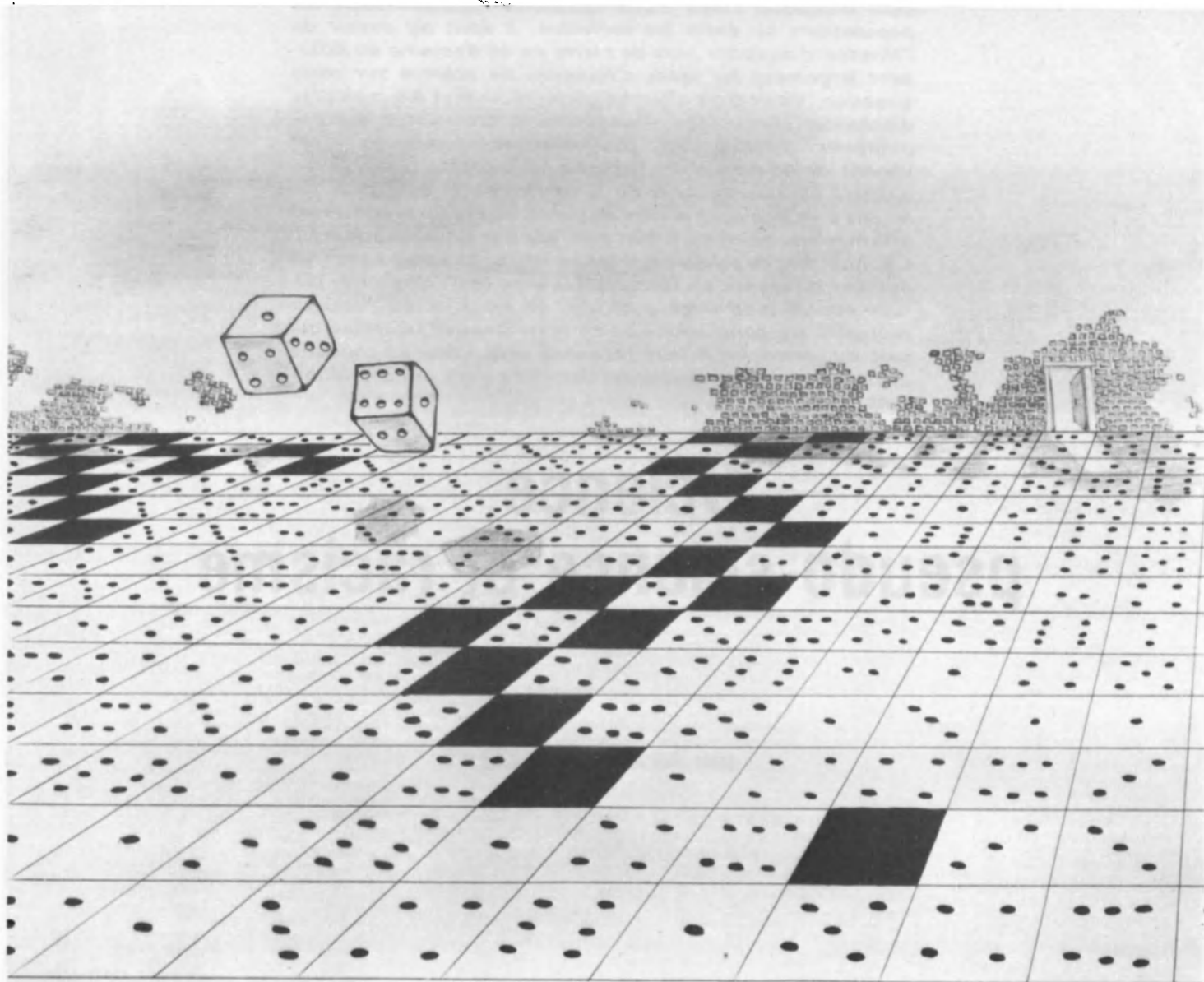
Il se trouve que le contenu actuel du discours scientifique, notamment dans la discipline la plus concernée, la génétique, est exactement à l'opposé de ce que l'on cherche à lui faire dire. Il faut opérer un véritable contre-sens pour fonder des théories élitistes sur la biologie, que l'"élite" soit constituée par certains individus à l'intérieur de chaque groupe, ou par certains groupes.

Cette situation exige donc une réaction de la part des scientifiques, dont le devoir est de préciser et de diffuser les apports des diverses disciplines ; il ne s'agit pas de lutter contre les racismes avec les arguments du cœur, mais avec les arguments de la raison. ►

---

**ALBERT JACQUARD**, généticien français, est professeur aux Universités de Paris VI et de Genève et chef du service génétique de l'Institut national d'Etudes démographiques (INED) à Paris. Parmi ses divers ouvrages, il faut citer *Concept en génétique des populations (1977)* et *Eloge de la différence (1978)*.

Le mot hasard en arabe signifie jeu de dés. Il est impossible, en effet, quand on lance un dé, de prédire le résultat tant les phénomènes en cause sont complexes et mal connus. Mais on peut imaginer qu'on parviendra à prévoir ce résultat à coup sûr le jour où l'on connaîtra mieux les caractéristiques du dé, celles de la force initiale qui le lance, la résistance de l'air, etc. S'agissant d'un phénomène comme la transmission du patrimoine génétique, tout se passe, au contraire, comme si nous devions, définitivement, nous référer au hasard. Quels que soient les déterminismes initiaux, au niveau moléculaire par exemple, le nombre des résultats possibles, dans l'opération de transmission des gènes, est si grand que nous sommes réduits à un calcul de probabilité. Cette notion de hasard à laquelle nous recourons, faute de pouvoir tout expliquer dans le fonctionnement du monde réel, est peut-être aussi le reflet d'une indécision fondamentale de ce réel.



Dessin tiré de *Le second souffle de la créativité*, Marthe Seguin. Fontes © Ed. Dessain et Tolra, Paris

- Pour cela, il est nécessaire, avant tout, d'être clair, donc de définir avec soin le sens des termes employés.

Etre "raciste" c'est mépriser l'autre au nom de son appartenance à un groupe. Ce groupe peut être défini en fonction de critères très divers : couleur de la peau, langue, religion, patrimoine génétique ou patrimoine culturel ; aussi est-il plus réaliste d'évoquer les racismes plutôt que le racisme. Pour qui fonde chacun de ces racismes, il faut préciser, d'une part, comment les hommes peuvent être classés en catégories relativement homogènes et distinctes les unes des autres, et comment une échelle de valeur, d'autre part, peut être établie entre ces catégories ;

autrement dit, il faut définir les "races", puis les hiérarchiser.

### Définir les races

Dans le cas d'une espèce qui s'est progressivement différenciée, à la suite d'une série de scissions, en populations définitivement et rigoureusement isolées les unes des autres, l'écart entre les structures génétiques ou culturelles de deux populations est d'autant plus grand qu'elles se sont séparées depuis plus longtemps. Il est donc possible de tenter, à partir des structures observées actuellement, une reconstitution de l'arbre décrivant ces séparations successives.

Lorsque, au contraire, l'histoire de cette espèce ne forme pas un arbre qui s'est progressivement différencié, mais un réseau comportant aussi des fusions et des échanges entre populations distinctes (c'est-à-dire des migrations), cette tentative de reconstitution est, sauf cas particulier, vouée à l'échec. La connaissance de l'état présent des groupes ne permet pas de retrouver l'histoire qui a abouti à cet état. Dans le cas de l'espèce humaine, remarquable par son nomadisme, cette difficulté est particulièrement grande.

Certes, les distances géographiques ont empêché les échanges entre populations situées aux antipodes ; les migrations se



sont heurtées à des obstacles naturels parfois infranchissables ; les différences de culture ont élevé des barrières et isolé génétiquement certains groupes. Mais l'histoire des populations humaines est si imbriquée, qu'aucune d'elles ne peut être décrite sans évoquer ses échanges avec de nombreuses autres. De proche en proche, chacune est apparentée à toutes. Simultanément, les mécanismes naturels (au premier rang, celui de la "reproduction sexuée") ont créé et maintenu dans chaque population une remarquable diversité.

L'humanité est un ensemble de personnes, de familles, d'ethnies, de nations, toutes différentes, mais ces différences ne permettent d'établir une classification qu'au prix d'un appauvrissement arbitraire du regard que nous pouvons porter sur les individus ou sur les groupes. La classification la plus rigoureuse porte sur les patrimoines génétiques : deux populations sont d'autant plus dissemblables que les fréquences des divers gènes que l'on rencontre chez l'une et chez l'autre sont plus différentes.

Si l'on s'intéresse à un petit nombre de gènes, cet effort de classification débouche facilement sur un résultat, mais celui-ci diffère d'un groupe de gènes à l'autre :

— considérons les gènes qui gouvernent la synthèse de la mélanine, pigment qui s'accumule dans la peau et lui donne une teinte foncée : les noirs sont, pour ces gènes, à une grande distance des jaunes et des blancs.

— considérons les gènes qui gouvernent le maintien de l'activité de la lactase — enzyme qui permet la digestion du lait — : ce maintien est très fréquent dans les populations du nord de l'Europe, un peu moins dans la région méditerranéenne, et très rare en Asie et en Afrique. Cette fois, le classement des hommes en deux groupes, en fonction de la fréquence des gènes impliqués, oppose les Européens aux hommes des autres continents.

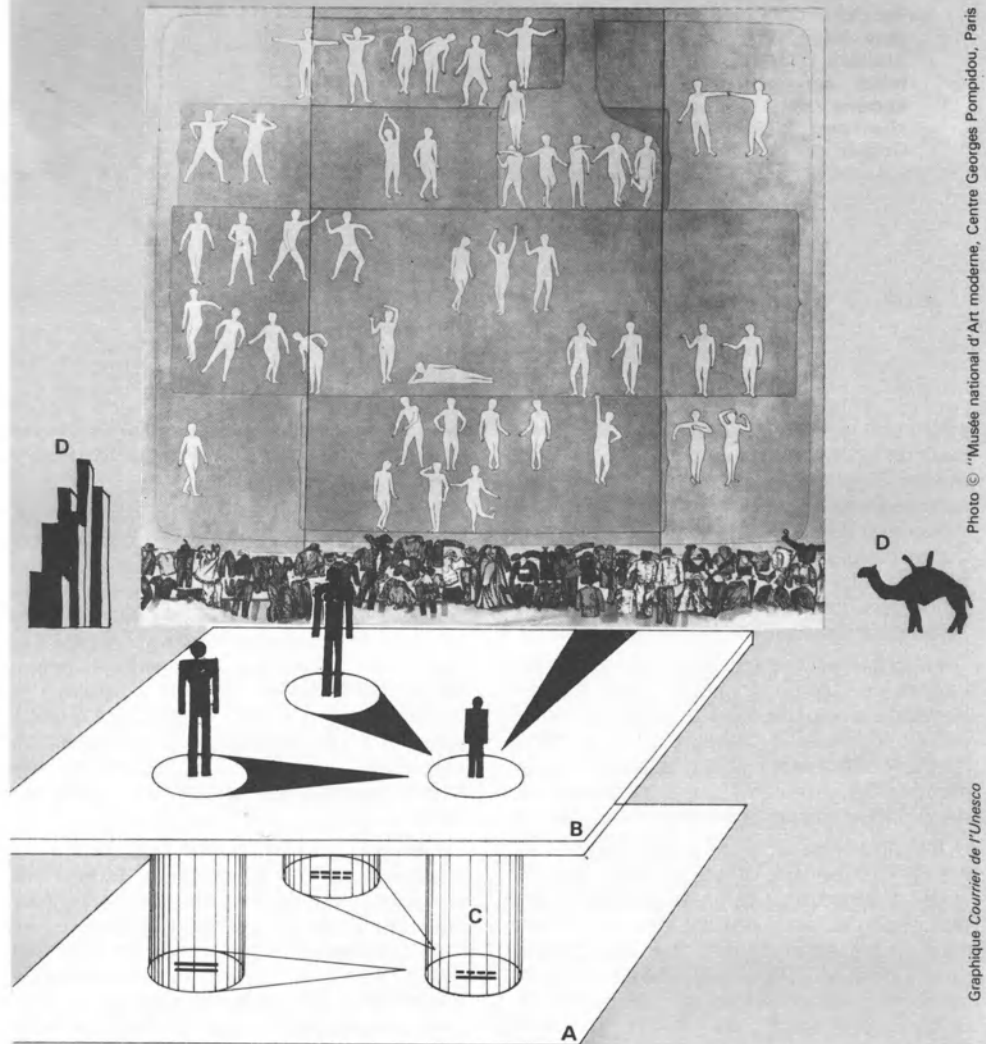
— considérons enfin deux caractéristiques biologiques dont le mécanisme génétique est bien connu, le système sanguin Rhésus et le système immunologique HL-A. Tous deux aboutissent à un classement en deux groupes opposant d'une part les Asiatiques et les Esquimaux, de l'autre les Indo-Européens et les Noirs africains.

Selon les critères retenus, couleur de la peau, persistance de la lactase, ou "systèmes" immunologiques, notre vision des rapports entre les trois grands groupes humains classiquement évoqués est donc totalement modifiée : nous pouvons arbitrairement affirmer que les populations européennes ressemblent plus aux populations africaines qu'aux asiatiques, ou l'inverse

Ce résultat est la conséquence de l'absence d'une histoire de l'humanité exprimable sous la forme d'un arbre progressivement ramifié. Cette histoire se présente en fait comme un réseau comportant des échanges et des fusions autant que des séparations : il est donc illusoire de chercher à préciser une classification qui ne peut avoir un sens global.

Cette impossibilité est confirmée par les recherches qui ne reposent plus sur tel ou tel caractère arbitrairement choisi, mais sur une synthèse des informations concernant l'ensemble des caractères étudiés.

Il est possible de résumer les diverses ressemblances et dissemblances entre les



Tout biologiste fait une distinction fondamentale chez l'individu entre le génotype (le patrimoine inaltérable de gènes hérités et transmis par l'individu) et le phénotype (l'ensemble des caractéristiques, apparentes ou non, que l'on peut mesurer ou qualifier chez l'individu). L'étude de la transmission des caractères consiste à préciser l'interaction entre ces deux pôles en tenant compte, bien sûr, du rôle du milieu. Sur ce dessin, le plan inférieur (A) concerne les génotypes : le père, la Mère et l'enfant sont symbolisés chacun par un cercle. Dans la partie supérieure (B), ils sont tous trois représentés par des silhouettes puisqu'il s'agit des caractères qu'ils manifestent et non des gènes cachés dans les noyaux de leurs cellules. Les colonnes (C) joignant les cercles aux silhouettes illustrent une dépendance qui va toujours dans le même sens : le génotype "gouverne" le phénotype. Quelles que soient les aventures vécues par l'individu, son génotype reste inaltéré, les "caractères acquis" ne se transmettent pas aux gènes. Troisième facteur (D), également décisif : l'influence, sur le phénotype de l'enfant, du milieu, au sens, physique et culturel, le plus large du terme.

“Le seul jugement de valeur que la science puisse étayer est l'intérêt de la différence en soi... J'apporte à l'autre et reçois de l'autre d'autant plus de richesse que nous sommes, lui et moi, plus dissemblables.” Visage humain taillé dans un coquillage, époque néolithique, Tong-samtong (République de Corée).



Photo Lee Yung-jo  
© Musée de l'université de Chung-buk, Chong-ju, Chung-buk, Rép. de Corée

structures génétiques de deux populations pour de nombreux ensembles de gènes, au moyen d'une "distance". La définition des races consiste alors à affecter à un même groupe les populations ayant entre elles des distances faibles et à deux groupes distincts les populations séparées par une grande distance. Il se trouve que, pour les populations humaines, cette recherche ne peut aboutir.

En se basant sur les systèmes sanguins les plus connus, le généticien R. Lewontin, de Harvard, a montré que la distance entre deux populations appartenant à deux "races" différentes n'est supérieure, en moyenne, que de 7 à 8 % à la distance entre deux populations d'une même race.

Autrement dit, si le fait d'appartenir à une même race ou une même nation n'est pas insignifiant pour la structure génétique, ses conséquences sont très limitées : tel Esquimau ou tel Africain peut être plus proche de moi génétiquement que le garde champêtre de mon village. Il ne s'agit pas de nier les différences entre les divers groupes humains. Mais l'ensemble des ressemblances et des dissemblances est si complexe que le tableau se brouille dès que l'on prend en considération l'ensemble des données disponibles.

La réponse du généticien interrogé sur le contenu du mot "race" est donc nette : ce concept ne correspond, dans l'espèce humaine, à aucune réalité définissable de façon objective et stable.

### Hierarchiser les races

L'expérience montre que la classification de l'humanité en groupes plus ou moins distincts s'accompagne le plus souvent d'un jugement de valeur distinguant les "bons" des "mauvais". On peut trouver mille exemples d'auteurs persuadés qu'ils ne sont pas racistes et qui présentent, comme une évidence, leur groupe comme le meilleur (ainsi un livre lu par plusieurs générations de petits Français, "Le Tour de France par deux enfants", donne des portraits-types de blancs, de noirs, de jaunes et de peaux-rouges et précise : "la race blanche est la plus parfaite").

Les tentatives actuelles de hiérarchisation des races s'efforcent de se donner une allure scientifique, se référant à des recherches menées dans diverses disciplines, notamment celles qui s'efforcent d'expliquer l'évo-

lution des espèces, et celles qui analysent les diverses manifestations de l'activité intellectuelle.

Depuis plus d'un siècle l'explication de l'évolution est dominée par le darwinisme. Le concept-clé en est celui de la sélection du plus apte : les individus les mieux armés pour la "lutte pour la vie" ont de meilleures chances de l'emporter et de transmettre leur patrimoine génétique à la génération suivante. Sous l'effet de cette inégalité des capacités individuelles, la structure biologique de la population se transforme, les caractères favorables se répandent, les caractères défavorables peu à peu disparaissent.

Lorsque, grâce à Mendel, le fondateur de la génétique, l'on a compris que les êtres sexués ne transmettent pas leurs caractères, mais les gènes qui gouvernent ceux-ci, il a fallu modifier cette théorie et attribuer une "valeur sélective" non plus aux individus ou aux caractères, mais aux gènes qu'ils portent. Le darwinisme a fait place au néodarwinisme dont la démarche est fondamentalement semblable.

Cependant, l'attribution d'une "valeur" aux personnes ou aux gènes risque d'entraîner de graves contre-sens. Par définition cette valeur correspond uniquement à la capacité de transmettre son patrimoine biologique, c'est-à-dire de procréer des enfants ; les individus morts sans descendance sont donc de "valeur sélective nulle". Les classer comme des "êtres inférieurs" résulte d'une confusion entre valeur sélective et valeur humaine.

Ce contre-sens a été maintes fois commis par ceux qui ont prolongé le darwinisme biologique en un darwinisme social, préconisant un type de société où les puissants doivent "naturellement" l'emporter sur les faibles. La pensée occidentale contemporaine a été fortement marquée par ce mode de raisonnement, considéré par beaucoup comme conforme à "la loi naturelle".

Or, la véritable leçon de la Nature est à l'opposé de cette conception hiérarchique. Une des conséquences du processus de la sélection naturelle paraît devoir être l'homogénéisation des populations : le "bon" chassant le "mauvais", peu à peu seuls les gènes les meilleurs resteront présents et la diversité se réduirait. L'analyse des patrimoines génétiques des diverses espèces mon-

tre, tout au contraire, que cette diversité se maintient. Une découverte, qui a surpris les biologistes et s'est peu à peu confirmée au cours des dix ou quinze dernières années, est l'étendue du "polymorphisme", c'est-à-dire de la proportion de caractères pour lesquels plusieurs catégories de gènes sont présentes dans une population.

Pour tenir compte de cette réalité, il a fallu réviser en profondeur le néo-darwinisme, révision qui s'oriente dans deux directions : certains chercheurs développent une théorie "neutraliste" dans laquelle on ne fait plus intervenir le concept de valeur sélective ; d'autres conservent ce concept mais en donnent une définition plus complexe, en prenant en compte l'interaction de plusieurs gènes sur un même caractère. Cette remise en cause rend de toute façon caducs les raisonnements basés sur l'existence d'une échelle de valeur permettant de hiérarchiser les individus, les caractères ou les gènes.

Les mécanismes à l'œuvre dans la nature n'ont nullement pour effet de sélectionner le meilleur et d'éliminer le moins bon, mais de préserver la coexistence durable de caractères multiples. Si l'on veut tirer une leçon de la nature, il nous faudra hiérarchiser les groupes non plus d'après la *qualité* des caractères que l'on y rencontre, mais d'après la *variété* de ces caractères. Le groupe le "meilleur" est celui qui a su garder la diversité la plus grande, quel que soit le contenu de cette diversité.

Lorsqu'il s'agit d'hommes, les jugements que nous portons concernent plus souvent leurs caractéristiques psychiques que leurs caractéristiques corporelles.

Définir avec plus de précision les divers traits de la personnalité est l'œuvre des psychologues. Il se trouve que, dans notre civilisation occidentale, les psychologues ont voulu, depuis bientôt un siècle, faire de leur discipline, toute de nuances et de subtilité, une discipline "scientifique". Pour cela ils y ont introduit le nombre. Ils ont notamment popularisé un paramètre qui est censé être une mesure de l'activité de notre intelligence, le "quotient intellectuel" ou QI. Certes, les psychologues réagissent eux-mêmes contre les abus auxquels a donné lieu le culte du QI, il n'en est pas moins vrai que ce nombre joue un grand rôle dans de nombreux raisonnements abusifs, qu'il est utilisé pour justifier des décisions souvent brutales concernant l'orientation scolaire des enfants, et qu'il a été au cœur de la querelle provoquée aux Etats-Unis par le renouveau d'un certain racisme.

Cette mesure n'est pas sans intérêt ; mais il est nécessaire de bien préciser les limites de sa signification : le QI permet d'indiquer la position momentanée d'un individu sur une échelle de référence définie arbitrairement dans une certaine population. Cette indication n'a qu'une précision très faible et une stabilité mal connue et probablement faible.

Malgré ces limites, divers chercheurs ont utilisé le QI pour comparer les populations humaines. L'étude la plus célèbre est celle du psychologue américain A. Jensen qui, en 1969, a comparé les Noirs et les Blancs aux Etats-Unis et tiré les conséquences d'un écart de 15 points en faveur des seconds.

Ces conséquences dépendent des facteurs auxquels attribuer l'écart constaté ; ici intervient un concept délicat forgé par les généticiens : l'hérédité. Commettant un véritable contre-sens, certains psychologues

ont oublié que l'héritabilité du QI mesure uniquement une ressemblance et ont attribué aux différences de QI entre populations une cause génétique.

Il ne s'agit pas de nier l'intervention du patrimoine génétique sur un caractère tel que l'activité intellectuelle : il est clair que le support de cette activité, le système nerveux central, est réalisé à partir du patrimoine génétique. Mais son ontogénèse nécessite également l'intervention du milieu. Le résultat dépend de leur interaction. La recherche des parts respectives de chacun ne peut avoir aucun sens.

Il est donc impossible, en se fondant sur le classement des performances intellectuelles observables, d'imaginer un classement des "potentiels intellectuels" des divers groupes humains, ou même d'attribuer, comme ont prétendu le faire les doctrinaires de certains courants idéologiques, les écarts observés à des différences génétiques.

Le concept même de "potentiel intellectuel" est indéfinissable. Les raisonnements prétendant hiérarchiser les races en fonction de ce critère ne reposent même pas sur des erreurs, mais sur des non-sens. L'expérience prouve, malheureusement, qu'il est plus difficile de sa battre contre un non-sens que contre une erreur.

Ainsi, la leçon essentielle de la génétique est-elle que les groupes auxquels nous appartenons diffèrent certes les uns des autres, mais que, à l'intérieur de chacun de ces groupes, les individus sont plus différents encore.

Le seul jugement de valeur que la science puisse étayer est l'intérêt de la différence en soi ; sans que cette différence puisse être affectée d'un signe plus ou d'un signe moins : je ne suis supérieur ni inférieur à personne ; je suis différent de chacun ; j'apporte à l'autre et reçois de l'autre d'autant plus de richesse que nous sommes, lui et moi, plus dissemblables.

Ceci n'est pas une affirmation dictée par une morale, c'est la leçon centrale de la génétique. Il est grave que cette leçon puisse être déformée au point d'être utilisée pour justifier des doctrines raciales. De telles perversions seraient plus facilement combattues si la communication entre les scientifiques et l'opinion publique était mieux réalisée. C'est là un domaine où l'action de l'Unesco peut être décisive pour l'avenir de tous.

**Albert Jacquard**



Photo Almasy, OMS

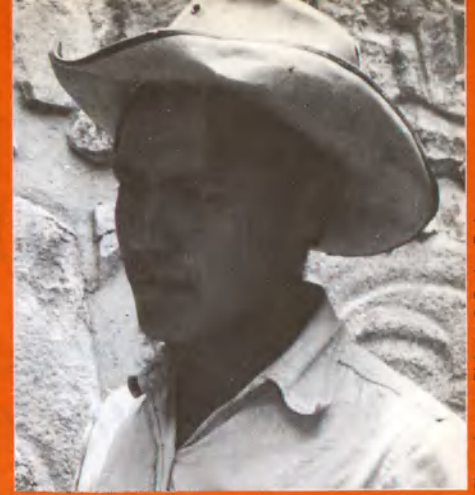
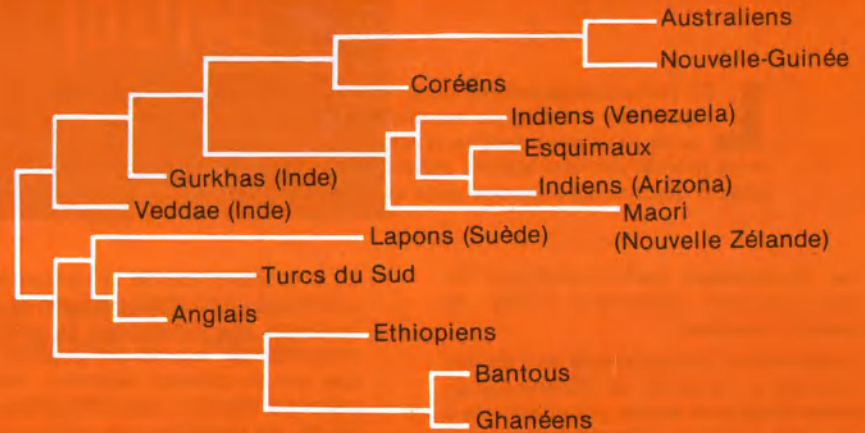


Photo Jacques Richalet © Rapho, Paris



"Selon les critères retenus, notre vision des rapports entre les trois grands groupes humains est totalement modifiée : nous pouvons arbitrairement affirmer que les populations européennes ressemblent plus aux populations africaines qu'aux populations asiatiques, ou l'inverse... La réponse du généticien interrogé sur le contenu du mot "race" est donc nette : ce concept ne correspond, dans l'espèce humaine, à aucune réalité définissable de façon objective et stable". Les critères de classement des populations humaines réunis ici — en haut, les systèmes de groupes sanguins ; en bas, les mesures anthropométriques — font apparaître de multiples incohérences : les Esquimaux proches des Indiens dans un arbre, sont proches des Suédois dans l'autre.

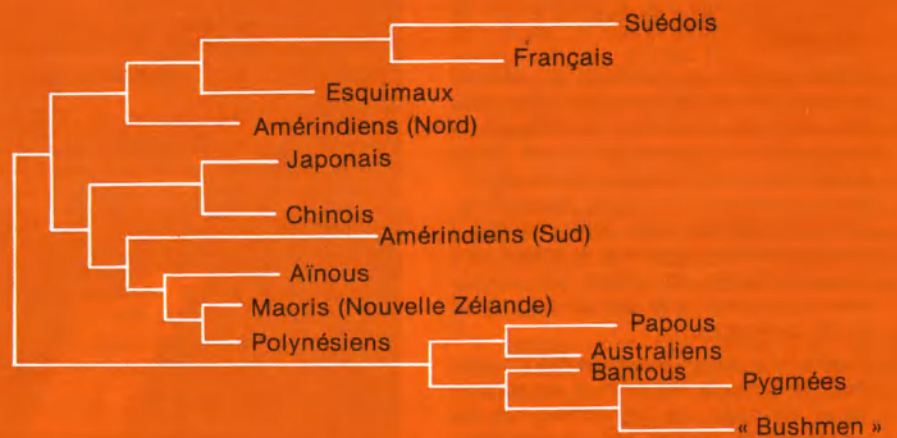


Photo Almasy, OMS



Photo Christophe Kubin © Rapho, Paris

# L'appel d'Athènes

## Des hommes de science contre le racisme

**L**ES personnalités scientifiques réunies par l'Unesco lancent cet appel aux peuples du monde et à chaque être humain pour qu'ils s'inspirent dans leurs attitudes, leurs comportements et leurs propos des conclusions suivantes auxquelles la science a pu aboutir aujourd'hui à propos de la question raciale :

1. Les découvertes anthropologiques les plus récentes confirment l'unité de l'espèce humaine.
2. La dispersion géographique de l'espèce humaine a favorisé sa différenciation raciale sans pour autant porter atteinte à son unité biologique fondamentale.
3. C'est à partir de caractéristiques physiques apparentes que se sont opérées toutes les tentatives de classement de l'espèce humaine s'efforçant de donner un contenu objectif au concept de race. Ce concept ne peut, en fait, être fondé que sur des caractéristiques transmissibles, c'est-à-dire non pas sur des particularités physiques apparentes mais sur les facteurs génétiques qui les gouvernent.
4. Les techniques de la biologie permettent aujourd'hui l'étude de ces facteurs. Elles mettent en évidence une diversité génétique beaucoup plus importante qu'on ne l'imaginait.
5. Cette diversité se manifeste en général par des différences beaucoup plus grandes entre les structures génétiques de deux individus appartenant à une même population qu'entre les structures génétiques moyennes de deux populations. Cette constatation rend donc impossible toute définition objective et stable des races humaines et enlève par conséquent, à ce mot, une grande part de sa portée biologique.
6. Quelles que soient les diversités constatées, la biologie ne permet en aucune façon, d'établir une hiérarchie entre les individus et entre les populations, d'autant qu'aucun groupe humain ne possède, en fait, un patrimoine génétique constant. En tout état de cause, on ne peut jamais passer, sans arbitraire, de la constatation d'une différence à l'affirmation d'un rapport de supériorité - infériorité.
7. En fait, à chaque être humain correspond une combinaison génétique unique parmi les innombrables combinaisons possibles.
8. L'homme a développé la culture, ce qui a permis à l'espèce humaine de s'adapter aux différents milieux écologiques, et de les transformer en fonction de ses besoins.
9. La prépondérance de la culture crée la spécificité de l'espèce humaine et enlève tout sens aux explications du comportement humain basées sur la seule étude des comportements animaux. Rien ne permet d'imputer à des différences génétiques, les variations des comportements collectifs.
10. Parmi les caractéristiques essentielles de l'homme, l'activité intellectuelle occupe une place privilégiée. Pour caractériser cette activité, certaines disciplines ont mis au point des techniques de mesure.
11. Construites pour comparer des individus à l'intérieur d'une même population, ces techniques ne peuvent, par définition, être valablement utilisées pour comparer des populations entre elles.
12. A plus forte raison, tout jugement de valeur sur les capacités intellectuelles de tel ou tel groupe basé sur ces mesures est totalement dénué de fondement.
13. En fait, la complexité de l'interaction entre les facteurs biologiques et les facteurs culturels enlève tout sens à la question des parts respectives de l'inné et de l'acquis.
14. Il est inadmissible et du point de vue scientifique sans aucun fondement, d'utiliser les résultats des tests psychologiques et notamment le quotient intellectuel à des fins d'ostracisme et de discrimination raciale.
15. Rien dans les sciences sociales ne permet d'affirmer que le racisme est un comportement collectif apparaissant fatalement lorsque dominant certains types de rapports sociaux entre groupes ethniques différents. La pluralité et la coexistence de cultures et de races dans de nombreuses sociétés constituent, au contraire, la forme la plus heureuse d'enrichissement réciproque entre les peuples.
16. Le racisme, qui a plusieurs visages est en fait un phénomène complexe dans lequel interviennent de multiples facteurs, économiques, politiques, historiques, culturels, sociaux et psychologiques. Seule une action sur ces facteurs peut permettre de combattre efficacement le racisme.

17. Le racisme est le plus souvent un instrument dans les mains de certains groupes pour affermir leur pouvoir politique et économique, les cas les plus graves étant ceux d'apartheid et de génocide.
18. Le racisme consiste aussi à nier que certains peuples ont une histoire et à méconnaître leurs contributions aux progrès de l'humanité.
19. Si l'analyse quantitative des phénomènes sociaux permet d'éclairer la réflexion sociologique et économique, elle peut également servir à des fins d'exclusion et de ségrégation. L'application de quotas, de seuils de tolérance, de numerus clausus sur une base ethnique ou raciale doit être dénoncée lorsqu'elle viole les principes fondamentaux des droits de l'homme. Toutefois, des mesures légitimes peuvent être prises pour compenser les torts infligés à des groupes défavorisés.
20. Participer à la science, c'est posséder une large part de responsabilités quant au devenir social de ses contemporains. Cette responsabilité implique, face au racisme, des choix politiques et éthiques. Toute recherche scientifique surtout dans le domaine des sciences humaines et sociales doit être conforme au respect de la dignité humaine.
21. La reconnaissance des risques qu'entraîne pour l'humanité certaines applications de la science doit conduire non à s'opposer à celle-ci, mais, tout au contraire, à diffuser dans l'opinion publique une véritable attitude scientifique, c'est-à-dire une attitude qui n'est pas accumulation de certitudes mais esprit critique et permanente remise en question. La lutte contre le racisme sous toutes ses formes nécessite une large participation des scientifiques à cette diffusion, notamment grâce à l'ensemble des systèmes éducatifs et des moyens d'information.
22. Il convient donc que les scientifiques, quelles que soient les différences ou les divergences qui les séparent, s'efforcent de conserver à leurs travaux et à leurs conclusions, l'objectivité nécessaire pour que ceux-ci ne puissent servir de prétexte à des falsifications et à des interprétations qui nuisent aux hommes.

### Signataires :

M. A. C. BAYONAS (Grèce), historien et philosophe ;  
M. T. BEN JELLOUN (Maroc), philologue et écrivain ;  
M. J. BJORNEBYE (Norvège), philologue ; M. A. BOUHDIBA (Tunisie), sociologue ; M. H. CONDAMINE (France), généticien ; M. E. CZEIZEL (Hongrie), généticien ; M. M. DIABATE (Côte d'Ivoire), ethnopsychologue ; M. C. A. DIOP (Sénégal), anthropologue ; M. R. DROZ (Suisse), psychologue ; M. M. FRAGINAL (Cuba), ethnologue ; M. S. GENOVES (Mexique), anthropologue ; M. A. JACQUARD (France), généticien et mathématicien ; M. J. KI-ZERBO (Haute-Volta), historien ; M. C. B. KRIMBAS (Grèce), généticien ; M. E. NEVO (Israël), généticien ; M. H. TAWA (Liban), historien et mathématicien ; M. D. TRICHOPOULOS (Grèce), professeur de médecine ; M. T. TSUNODA (Japon), professeur de médecine ; M. P. VEGLERIS (Grèce), avocat et professeur de droit ; M. L. P. VIDYARTHI (Inde), anthropologue ; M. G. WALD (USA), Prix Nobel de médecine ; Mme A. YOTOPOULOS MARANGOPOULOS (Grèce), présidente de la Fondation pour les droits de l'homme d'Athènes ; Mme I. M. ZOLOTAREVA (URSS), anthropologue.

Athènes, le 3 avril 1981

Colloque consacré à l'examen des théories pseudo-scientifiques invoquées pour justifier le racisme et la discrimination raciale.

# Le vainqueur de la fièvre jaune

par Pedro M. Pruna  
et Rafael O. Pedraza

Il y a cent ans, les maladies tropicales étaient encore mal connues et constituaient la plupart du temps de véritables fléaux pour les populations vivant dans les régions les plus chaudes de notre globe.

De nos jours, les maladies tropicales, bien qu'elles n'aient pas encore tout à fait disparu et continuent à faire payer un lourd tribut à l'humanité, sont, pour certaines, en voie d'éradication totale ou, tout au moins, en forte diminution.

La première maladie tropicale à avoir été éliminée des régions où elle était considérée comme endémique est la fièvre jaune. Ses épidémies touchaient particulièrement les régions côtières comme La Havane, Veracruz, Rio de Janeiro et d'autres ports de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud ainsi que des zones relativement étendues de l'Afrique occidentale. Elles atteignaient même parfois des régions au climat plus tempéré comme la vallée du Mississippi où la fièvre jaune fit 13.000 victimes en 1878, certaines parties de l'Amérique du Nord et même de l'Europe.

L'analyse des causes de la fièvre jaune faisait ressortir deux points principaux. L'un se rapportait à la nature de l'agent pathogène qui en était responsable, l'autre aux particularités de son mode de transmission. On avait, en effet, constaté qu'elle parvenait à se propager relativement loin sans qu'il y eût nécessairement un porteur de la maladie à proximité immédiate des nouveaux foyers.

Le médecin cubain Carlos Juan Finlay (1833-1915), tout en sachant que l'agent pathogène responsable de la fièvre jaune pouvait être un "virus amorphe", un germe animal ou végétal ou une bactérie, s'attacha à découvrir le mode de propagation de la maladie plutôt qu'à déterminer le micro-organisme qui en était à l'origine. Entre 1879 et 1880, Finlay consacra tous ses efforts à déterminer quels étaient les organes du

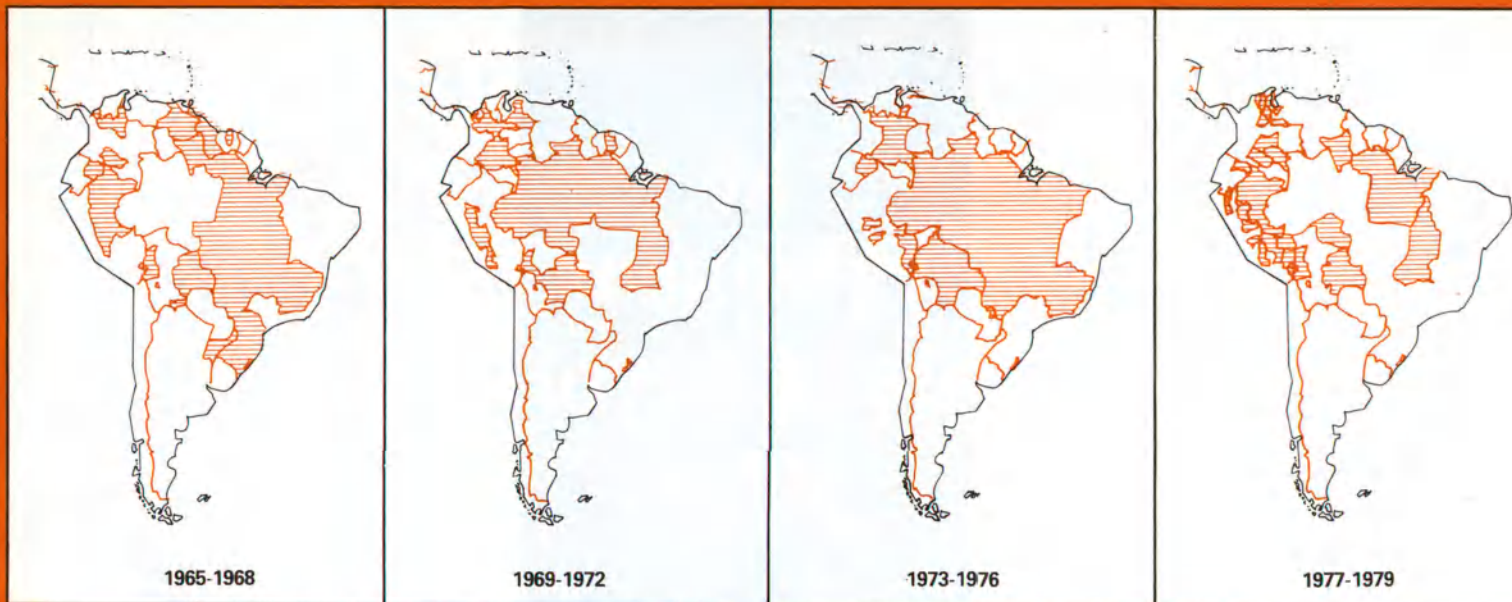


corps humain dans lesquels se manifestaient les premiers symptômes de la maladie. Par ses travaux il acquit la conviction que le germe responsable se logeait tout d'abord sur la paroi des vaisseaux sanguins. On pouvait donc supposer qu'il s'introduisait dans le sang humain par l'intermédiaire d'un moyen de transmission encore inconnu.

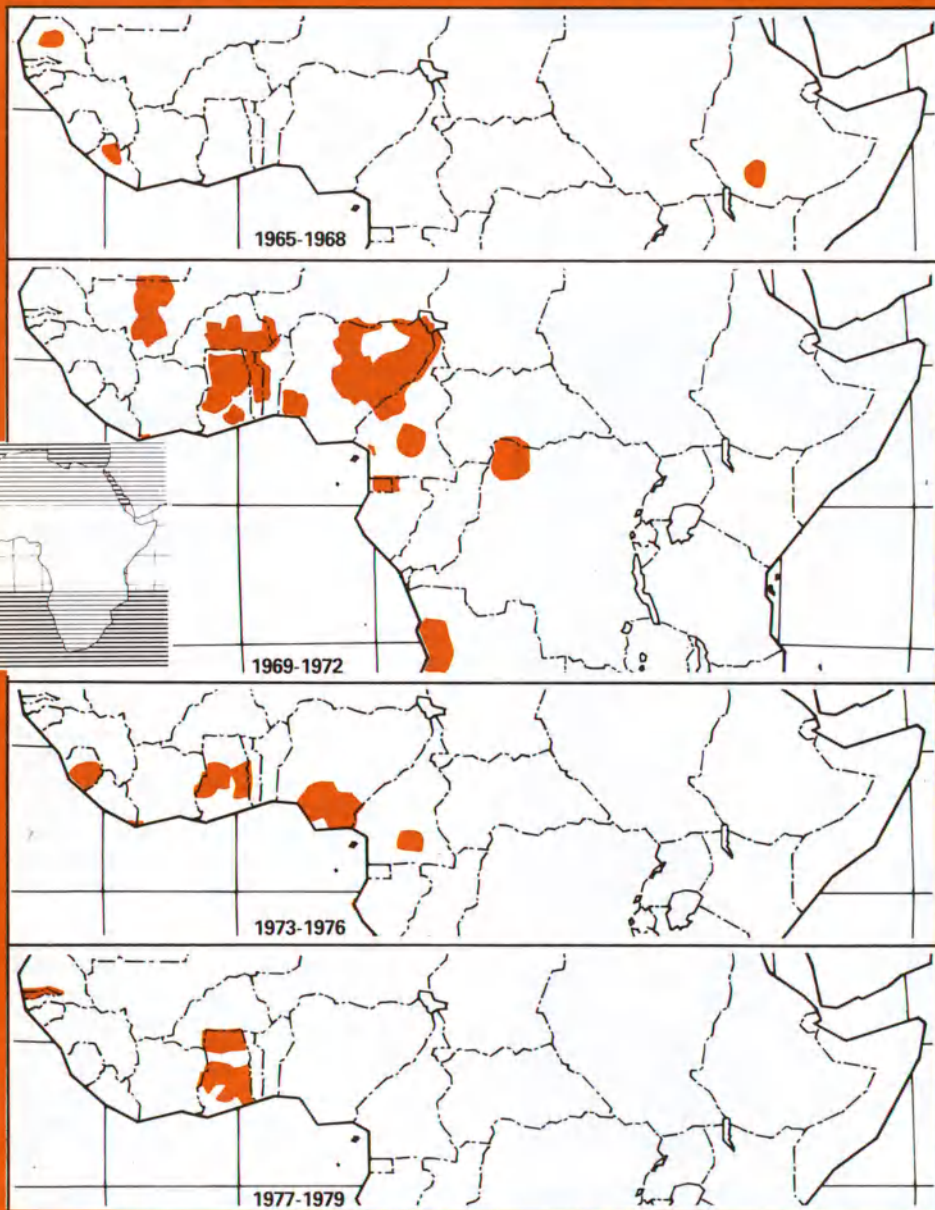
Il n'est pas rare, dans l'histoire des sciences, de voir un fait ayant apparemment fort peu de rapport avec ce que l'on cherche servir de tremplin à une découverte scientifique. C'est ce qui se passa pour la découverte de Finlay. L'inspiration lui vint de la lecture d'un article décrivant la rouille du blé, maladie provoquée par un champignon dont une partie du cycle vital se déroule sur une plante intermédiaire dont il est un parasite. Finlay comprit aussitôt que les particularités de l'épidémiologie de la fièvre jaune pouvaient s'expliquer par l'existence d'un agent intermédiaire actif capable d'inoculer aux sujets sains le sang des sujets malades et par conséquent le germe de la maladie.

Il exposa donc l'hypothèse d'un agent transmetteur devant la Conférence Sanitaire Internationale réunie à Washington en février 1881. Quelques mois plus tard, en août de la même année, il avait tellement progressé dans ses travaux qu'il fut en mesure d'indiquer avec une remarquable précision de quel agent il s'agissait lors de son intervention devant l'Académie des Sciences médicales, physiques et naturelles de la Havane. Le vecteur de la fièvre jaune, déclara Finlay, était un moustique dont la description correspondait à l'espèce aujourd'hui connue sous le nom de *Aedes aegypti*. Pour la première fois l'on affirmait qu'un micro-organisme pathogène était transmis d'une personne à une autre par un vecteur biologique.

Jusqu'à Finlay, les théories avancées pour expliquer la transmission de la fièvre jaune



Cartes tirées de Relevé épidémiologique hebdomadaire de l'OMS, n° 45, Genève, 1980



Les frontières indiquées sur ces cartes n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

Depuis que Carlos Juan Finlay a découvert comment la fièvre jaune était transmise et les moyens de lutter contre elle, cette maladie tropicale, endémique il y a un siècle encore, est à présent jugulée dans une grande partie de l'Amérique et de l'Afrique. Les cartes, en haut, montrent l'évolution de l'incidence de la maladie en Amérique du sud entre 1965 et 1979. Les zones hachurées indiquent les régions où ont été signalés des cas de fièvre jaune de brousse. Sur les quatre cartes partielles de l'Afrique, on observe une évolution distincte de la maladie pendant la même période, avec des pointes qui, d'abord localisées dans trois pays, apparurent rapidement, les années suivantes, dans d'autres pays, avant de décroître et de se cantonner à deux pays de 1979. Dans le combat des autorités sanitaires des divers pays contre ce fléau, la vaccination de la population est une arme essentielle.

► d'un sujet malade à un sujet sain, se perdaient dans une confusion dont se dégagèrent deux tendances principales : celle des "contagionistes" qui affirmaient que la transmission s'opérait par la voie des sécrétions, des vêtements et du contact direct, et celle des "miasmatisques" qui mettaient en cause les émanations putrides des marais.

L'apport essentiel de l'œuvre de Finlay, si on la replace dans une perspective historique, est sa découverte non seulement de l'agent transmetteur mais du fait que pour certaines maladies la contagion était due à un vecteur biologique bien plus qu'à une contamination de sujet à sujet.

De nos jours on reconnaît une double pertinence à la théorie des vecteurs biologiques. Carlos J. Finlay et Patrick Manson l'énoncèrent et en firent la démonstration presque simultanément, le premier dans le cas de la fièvre jaune, le second dans celui de la filariose. Mais Finlay fut le premier à l'affirmer dans le cas d'un micro-organisme.

Le médecin cubain eut en outre le mérite d'expliquer pourquoi les gens originaires de Cuba souffraient moins de la fièvre jaune que les étrangers récemment arrivés dans le pays. Il supposa avec justesse que les cubains avaient développé un mécanisme de défense contre le mal et que le moustique dans leur cas faisait office d'agent "vaccinateur". C'était une explication très en avance sur son temps.

En 1898, Finlay proposa une méthode de lutte contre la maladie, méthode qui allait être appliquée quatre ans plus tard à Cuba. Il s'agissait de détruire par des produits chimiques les larves de moustiques des réservoirs d'eau où elles se développaient.

Bien que Finlay ait effectué, jusqu'en 1900, plus de cent inoculations en utilisant le moustique comme vecteur et que la plupart des résultats obtenus aient fourni des preuves corroborant sa théorie, celle-ci ne fut confirmée par aucun autre scientifique. Une occasion de faire une vérification impartiale se présenta lors de la venue à Cuba en 1900 d'une équipe de médecins nord-américains dirigée par Walter Reed et dont la tâche consistait à rechercher les causes de la fièvre jaune. Mais cette commission s'attachait davantage à déterminer le micro-organisme pathogène responsable de la maladie (par

voie d'élimination elle en arriva à la conclusion qu'il s'agissait d'un "virus filtrable") qu'à en déterminer le mode de propagation.

Ce ne fut que grâce à l'insistance de Finlay auprès des autorités d'intervention des Etats-Unis à Cuba, que la Commission consentit enfin à examiner les thèses qu'il avançait et à reprendre, avec contrôles à l'appui, les expérimentations du médecin cubain, confirmant par là les résultats fondamentaux qu'il avait obtenus. Il convient de signaler que le seul parmi les membres de la Commission à croire à la théorie de Finlay, le jeune médecin Jesse Lazear, mourut lors d'une preuve expérimentale apportée à celle-ci de sa propre initiative.

Des années plus tard, William Gorgas, alors à la tête de la campagne d'éradication de la fièvre jaune menée par la suite à Cuba et au Panama, écrivait à Finlay :

"Si, lors de notre séjour à Cuba, nous avions suivi vos conseils, on aurait obtenu dès 1899 les résultats que l'on n'obtint qu'en 1901. Et j'irais même jusqu'à affirmer, quant à moi, que c'est grâce à vos travaux et à la manière dont vous avez défendu votre théorie du moustique, que la Commission Américaine dont Reed fut le Président, a été amenée à expérimenter cette théorie ; sans les travaux que vous aviez déjà réalisés en la matière en 1900, jamais la Commission Américaine ne se serait lancée dans des recherches sur la théorie du moustique".

Le premier scientifique de renom à avoir reconnu les mérites de l'œuvre de Finlay fut le chercheur anglais Sir Ronald Ross qui étudia la malaria et reçut le Prix Nobel de Médecine en 1902, récompense pour laquelle il proposa, deux ans plus tard, le nom de Finlay. Ce dernier, s'il ne reçut jamais ce titre pourtant bien mérité, eut cependant le privilège de recevoir de nombreuses preuves d'une reconnaissance universelle envers ses travaux. Il obtint le Prix Breant de l'Académie de médecine française dont il devint membre, ainsi que la Médaille Mary Kingsley qui lui fut remise par l'Université de Liverpool. Il fut également décoré de la Légion d'honneur.

Lors du Congrès Médical Panaméricain de 1933, on décida de célébrer chaque année, le 3 décembre — date de naissance de Finlay — la Journée de la Médecine américaine ; plusieurs congrès internationaux d'histoire de la médecine ont tenu à insister sur l'importance de la découverte de Finlay et l'Unesco a créé, voici quelques années, un prix qui porte son nom.

Mais le plus bel hommage qui puisse être rendu aux travaux de Finlay et à sa personne, serait peut-être d'avoir continuellement en mémoire ce que sa découverte a représenté et représente encore de nos jours. Il n'y a plus eu à Cuba, depuis la première décennie de ce siècle, de cas de fièvre jaune et cette maladie a été rayée de bien d'autres pays d'Amérique Latine, des Etats-Unis et partout où l'on a appliqué les principes préconisés par le chercheur cubain.

Pedro M. Pruna et Rafael O. Pedraza

**PEDRO M. PRUNA**, biologiste cubain, est secrétaire scientifique du Centre d'études d'histoire et d'organisation de la science "Carlos J. Finlay" de l'Académie des sciences de Cuba.

**RAFAEL O. PEDRAZA**, médecin cubain, est président de la Société cubaine d'histoire de la médecine.

# Saint Benoît de Nursie



La vie de saint Benoît n'est connue que par le récit qu'en a donné, à près de cinquante ans de distance, le pape Grégoire le Grand dans le Livre II de ses *Dialogues* (593-594). Sur cette miniature des "Miracles de saint Benoît par saint Grégoire, Adrevaldus et Aimoin" (1437), Grégoire le Grand recueille des témoignages sur la vie de saint Benoît.

## Une voix toujours actuelle

par Gregorio Penco

"**E**COUTE, mon fils, les préceptes du Maître et prête l'oreille de ton cœur. Reçois volontiers l'enseignement d'un si bon père et mets le en pratique afin de retourner par l'exercice de l'obéissance à celui dont t'avait éloigné la lâcheté de la désobéissance."

Ainsi commence la *Règle de Saint Benoît*, un texte, écrit il y a quelque 1500 ans, qui devait devenir une des bases du monachisme occidental.

On ne connaît guère la vie de son auteur, appelé communément "le Patriarche des moines d'Occident", que par le récit qu'en donna, à cinquante ans de distance, le pape Grégoire le Grand, dans le Livre II de ses *Dialogues*. Né à Nursie, en Ombrie, en 480, de famille noble, Benoît appartient à cette catégorie d'hommes et de femmes qui, par désir d'une union plus intime avec Dieu et sous

l'impulsion d'une vocation singulière, abandonnent le monde pour se consacrer entièrement au service divin dans la prière et la pénitence. Après une brève période d'études à Rome, il se retire dans la solitude près de Subiaco, et vit caché dans une grotte (appelée depuis "Sacro Speco") pendant trois ans. Cependant, il attire tant de disciples qu'il doit former treize communautés autour de ce village, qu'il quitte enfin pour aller fonder le célèbre monastère de Mont-Cassin, (détruit depuis lors quatre fois, la dernière au cours de la seconde guerre mondiale), où il mourut en 547.

**GREGORIO PENCO**, d'Italie, est moine bénédictin au monastère d'Agrano, près de Novare, en Italie. Théologien, il est spécialiste de l'histoire monastique.



Photo © Scala, Florence



Photo © British Museum, Londres

Dues souvent aux plus grands maîtres, les œuvres d'art inspirées par saint Benoît forment l'un des ensembles les plus riches de l'iconographie des saints d'Occident. Sur cette fresque du 15<sup>e</sup> siècle (en haut à gauche) du peintre italien Mariano di Matteo da Roma, le saint, les doigts sur ses lèvres, invite ses moines au silence, dans une attitude de recueillement et de concentration spirituelle. Tout autre est l'image qu'a laissée du "Patriarche des moines d'Occident" Pierre-Paul Rubens, le grand peintre flamand de l'époque baroque, dans le dessin de droite (vers 1605) fait d'après un précédent portrait de saint Benoît par Giovanni Bellini. Le saint, qui porte la crosse et tient une grande bible ouverte, est accompagné de saint Marc. L'autorité du regard et du maintien rappelle le rôle décisif qu'a joué saint Benoît dans l'histoire du développement spirituel et temporel de l'Europe.



"Tu fais beaucoup de mal, tu as fait beaucoup de mal. Cesse enfin de te montrer aussi cruel !" Ainsi saint Benoît, dans un épisode célèbre de sa vie rapporté par Grégoire le Grand, admonesta-t-il Totila, le roi des Goths, qui dominait alors une grande partie de l'Italie. Cet appel intrépide à la paix et à la justice adressé par le moine retiré du monde à un des Puissants de son époque apparaît ici comme un symbole de la supériorité de la Parole sur le langage des armes : saint Benoît et le roi Totila, miniature des "Miracles de saint Benoît" du chroniqueur flamand Jean de Stavelot (15<sup>e</sup> siècle).



Photo © Bibliothèque nationale, Paris

► Saint Benoît est donc avant tout un ascète, un contemplatif, un homme de Dieu (c'est ainsi que le qualifie son biographe). Mais il a aussi agi en législateur en composant une Règle dans laquelle il a exprimé et codifié son expérience de la vie monastique, règle destinée en premier lieu à ses frères du Mont-Cassin, puis aux autres monastères qui peu à peu voudront l'adopter. Certes, le mouvement monastique existait déjà depuis deux siècles, même en Occident ; il s'était signalé par des personnages illustres, (saint Martin de Tours par exemple), il avait produit aussi plus d'une règle. Ce qui manquait encore, c'était un texte harmonieux, raisonnable, équilibré, par lequel la vie monastique serait rendue accessible à des gens dépourvus de qualités physiques et spirituelles extraordinaires, et surtout grâce auquel la communauté bénéficierait d'une organisation sage et robuste, capable de résister à toutes les vicissitudes du temps.

Animé d'une foi profonde, saint Benoît veut que tout son édifice spirituel soit fondé

sur cette foi. On a parlé à cet égard d'un "christocentrisme" de la Règle bénédictine, car en toute personne (l'abbé, ou supérieur, mais aussi le frère, le malade, l'hôte), le regard de la foi doit reconnaître la présence du Christ. S'agissant d'une communauté qui se forme et vit dans un but éminemment religieux (la recherche de Dieu), l'activité première est celle de la prière, que saint Benoît nomme *Opus Dei*, l'œuvre de Dieu par excellence. Elle consiste en des moments privilégiés qui reviennent à heures fixes durant la journée et se compose essentiellement de psaumes et de lectures. La Bible, avec les commentaires des Pères de l'Église, est donc le texte primordial de cette prière. Par la prière, le moine peut exprimer le don renouvelé de l'amitié avec Dieu ; il y trouve le thème d'une oraison personnelle et aussi d'une louange collective dans laquelle toutes les créatures sont associées pour la célébration des grandeurs de Dieu dans le monde et dans l'histoire. Liée à la Bible et à la liturgie, la prière monastique revêt donc un caractère très objectif, à la différence

d'autres écoles de spiritualité plutôt orientées dans un sens introspectif et psychologique.

Un autre élément fondamental de la Règle est le travail dont le rôle a été exalté dans la formule *Ora et Labora* (*prie et travaille*), bien que celle-ci ne se trouve pas littéralement dans les textes de saint Benoît. Le travail, jusqu'alors réservé aux esclaves, permet non seulement d'éviter le danger de l'oisiveté, ennemie de l'âme, mais aussi de pourvoir aux besoins de chacun et de venir en aide aux pauvres et aux pèlerins. La Règle parle explicitement à ce propos d'*arts*, autrement dit de métiers exercés par les moines à l'intérieur du monastère, les travaux extérieurs étant attribués à des colons, ou paysans libres. Mais il est prévu qu'en cas de nécessité, les moines participeront eux-mêmes aux travaux des champs, dans le même esprit que sont données des indications pour la nourriture et le repos, une grande marge de discrétion étant laissée au jugement de l'abbé.



Photo © Michel Hayaux du Tilly, Paris

“Serf ou homme libre, tous, dans le Christ nous sommes un, et sous un seul Seigneur nous militons, portant un joug égal de servitude”, écrit saint Benoît dans sa Règle. Dans son monastère, il ne fait aucune discrimination de races ou de conditions. Et l’abbé, chef et père des moines, ne prend aucune décision importante sans consulter la communauté ou le conseil des anciens. Certains auteurs, à propos de l’organisation de la vie bénédictine, ont même parlé de “démocratie monastique”. Image de cet esprit communautaire : le repas pris en silence, seulement rompu par la lecture, comme sur ce détail d’une fresque du peintre italien Sodoma, *La multiplication des sacs de farine* (1505-1508).

➤ Ces dispositions apparemment fort simples et destinées au monde clos, étranger à la société, du monastère, devaient se révéler étonnamment fécondes dans les siècles suivants. Né juste après la chute de l’Empire romain de l’Occident (476), saint Benoît a vécu à une époque de transformations profondes, marquée par des crises et des bouleversements (qui n’épargnèrent pas plus les institutions ecclésiastiques que les autres) alors que s’intensifiaient les mouvements de migrations de peuples d’où devait naître l’Europe médiévale. Bien que l’on ne puisse supposer dans la composition de la Règle une intention quelconque des papes en vue de la conversion de ces peuples au christianisme, ni une préoccupation du saint lui-même — saint Benoît ne voulut jamais manquer à son idéal de solitude et de détachement du monde — les prémisses qu’il avait posées allaient avoir des conséquences décisives pour l’avenir.

Au moment où se forme le Saint Empire romain sous Charlemagne et ses successeurs, au 9<sup>e</sup> siècle, la Règle bénédictine est adoptée toujours plus largement jusqu’à devenir le texte quasi exclusif de la législation monastique de l’époque. D’innombrables fondations religieuses eurent ainsi la possibilité d’être régies par un texte parfaitement sage et raisonnable, tout en conservant une autonomie presque complète.

A la fin du 6<sup>e</sup> siècle, le pape Grégoire le Grand envoya une quarantaine de moines convertir l’Angleterre. Plus tard, du 8<sup>e</sup> au 9<sup>e</sup> siècle, les moines anglo-saxons, saint Boniface à leur tête, se rendront sur le continent, jusqu’au cœur de l’Europe, dans les régions que la civilisation romaine n’avait pas touchées, pour christianiser les peuples germaniques. Les moines se tourneront ensuite vers les Scandinaves et les Slaves, si bien que, pendant des siècles, christianisme et expansion monastique avanceront du même pas.

Vint le temps, cependant, où, pour se défendre contre les périls extérieurs et contre l’isolement, les monastères éprouvèrent le besoin de s’unir en formant des organismes plus vastes, précurseurs des grands Ordres religieux. Ces congrégations commencèrent en France, en Bourgogne, d’abord au célèbre monastère de Cluny fondé en 910, puis, quelque deux cents ans plus tard, à Cîteaux où entra saint Bernard avec une trentaine de parents et d’amis.

En raison de cette expansion, le monachisme bénédictin ne pouvait rester étranger à l’évolution de l’Eglise et de la société. Il fut l’allié de la première dans son œuvre de réforme spirituelle contre les ingérences mondaines et politique ; il fut l’associé de la seconde en participant aux cycles de production, à l’introduction de nouvelles techniques artisanales, au développement de l’agriculture et du commerce. Situé souvent sur l’une ou l’autre des grandes voies de communication dont il assurait l’entretien, chaque monastère eut bientôt son hôtellerie pour les pèlerins et un véritable hôpital pour les malades.

Mais surtout la vie de l’esprit, au sens le plus large du mot, reçut des monastères bénédictins une impulsion extraordinaire en un temps où il existait bien peu d’autres institutions capables d’accomplir des tâches analogues. Tout monastère avait une bibliothèque et un atelier pour la transcription des manuscrits nécessaires non seulement aux offices liturgiques mais aussi à l’étude et à la formation intellectuelle des moines dans les



Photo © Bodleian Library, Oxford

Le rayonnement civilisateur et culturel des monastères bénédictins (dont le nombre en Europe, vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle, dépassa 100 000) fut considérable. Par leurs ateliers de copistes (les "scriptoria") et par leurs écoles, les moines contribuèrent à transmettre l'héritage littéraire de l'Antiquité au monde moderne et jouèrent un rôle pédagogique prépondérant. Ci-dessus : sur cette miniature du 15<sup>e</sup> siècle, Constant l'Africain, moine du Mont-Cassin (11<sup>e</sup> siècle) établit un diagnostic au moyen de l'uroscopie. Il transmet à l'Europe des éléments de la pharmacopée arabe. Ci-dessous : le "scriptorium" de l'abbaye d'Echternach (Luxembourg), miniature du 11<sup>e</sup> siècle.



Photo © Universitätsbibliothek, Brême (fac.similés Wiesbaden 1981)

## "Prie et travaille"

La journée des moines, partagée entre la prière et le travail, était réglée selon un horaire fixe. Et c'est au son des cloches qu'ils passaient d'une activité à l'autre. L'une des originalités de la Règle de saint Benoît est d'avoir revalorisé, pour des motifs purement spirituels, le travail manuel qui occupe, encore aujourd'hui, une place bien précise, à côté de la prière, dans les occupations quotidiennes du moine. Par cette éthique du travail les Bénédictins ont contribué de façon décisive à l'essor économique et social de l'Europe du Moyen Age. Ci-dessus, de haut en bas : cloches sur une initiale enluminée (E) de la Bible de l'Abbaye de Saint-Eloi (Nord de la France), vers 1250, et moine prêchant, stalle de l'Abbaye Saint-Lucien de Beauvais. Ci-dessous : moine avec le tonneau à beurre, stalle de la même abbaye.



Photo © Bernd Urban, Anvers

Jamais saint Benoît n'a songé à fonder un ordre missionnaire. Mais la renommée de l'ermite qu'il fut d'abord l'amena à prêcher la foi chrétienne à tous ceux qui venaient vers lui et ses moines allaient ensuite faire œuvre de prédication dans une grande partie de l'Europe. En 529 il fonda, sur l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon, le monastère du Mont-Cassin, qui fut plusieurs fois détruit et a été reconstruit pour la dernière fois en 1944. Le monastère fut un centre de culture important et un atelier de copistes au Moyen Age. Ci-dessus : les moines de Vicovaro demandent à Benoît de devenir leur abbé, vignette du breviary de l'abbaye de Grammont (France) vers 1450. Ci-dessous : le Mont-Cassin, berceau du monachisme bénédictin.



Photo © I Buga SAS, Milan

écoles appropriées. Alors que dans l'ensemble de la société se manifestait un déclin effrayant des conditions culturelles, les livres de ces bibliothèques monastiques constituaient souvent le seul et unique patrimoine du savoir. Les copistes bénédictins ont transcrit et conservé non seulement les textes sacrés du christianisme, mais aussi les classiques des littératures grecque et romaine, rendant ainsi un service inestimable à la civilisation, au développement de laquelle ils ont épargné d'irréparables ruptures.

Cependant, l'œuvre de saint Benoît et de ses héritiers reste présente, surtout, pour les valeurs spirituelles qu'elle a diffusées et gardées vivantes en Occident jusqu'au début des temps modernes, les mutations sociales rendant alors nécessaire l'apparition de nouveaux Ordres religieux plus explicitement destinés et mieux préparés à l'apostolat. L'organisation du travail, le sens de la prière, la possibilité d'une vie collective qui trouvait autour du monastère presque toutes ses ressources ont constitué autant de valeurs que le monachisme bénédictin a propagées et soutenues dans la société médiévale. L'âme profonde de l'Europe a été modelée par les fils de saint Benoît, créateurs d'une culture qui, dans la diversité de ses formes nationales et locales, était profondément unitaire, puisant aux mêmes sources, partageant la même foi fondée sur la Bible et sur la tradition de l'Eglise.

Pendant des siècles, l'idéal de sainteté s'est conformé à celui qu'avait forgé la vie monastique, et l'on compte des milliers de saints bénédictins, canonisés ou non, qui furent des maîtres de vie spirituelle, conseillers des papes et des empereurs, fondateurs de monastères et de villes, évangélistes des peuples. Au nombre de ces saints, plusieurs penseurs, considérés comme docteurs de l'Eglise (on retiendra surtout Bède, Pierre Damien, Anselme, Bernard) ont favorisé la naissance d'une théologie particulière, dite précisément "théologie monastique", conforme à une vie de prière et d'union à Dieu. Leurs écrits constituent une valeur durable, particulièrement appréciée des chercheurs aujourd'hui dans la mesure où elle favorise l'unité entre prière et vie, entre foi et charité, entre culte et culture. Ainsi, après tant de siècles, la paternité spirituelle de saint Benoît peut encore exercer son influence, et sa voix peut encore apporter un enseignement aux hommes de notre temps.

Gregorio Penco



Photo © M. T. Cattoir, Paris

Dans toutes les parties du monde il existe des femmes et des hommes qui vivent selon la Règle de Benoît. Ci-dessus : bénédictines du monastère de Koubri (Haute-Volta) et, ci-dessous, moines écoutant leur prieur dans le cloître du petit monastère de Bédouin, en Provence.

Photo Gilles Mermet © Figaro Magazine, Paris



# LATITUDES ET LONGITUDES

## Journée mondiale de l'alimentation

Une journée mondiale de l'alimentation, le 16 octobre 1981, marquera, pour la première fois, le 30<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), et aura lieu par la suite chaque année. Cette journée fournira une occasion de lutter contre la faim dans le monde, grâce à des engagements renouvelés et à de nouvelles ressources pour les programmes d'alimentation et de développement, à une coordination de l'action internationale en vue de résoudre les problèmes d'alimentation, au parrainage d'activités telles que séminaires, débats, compétitions pour écoliers, etc. La majorité des gouvernements et un grand nombre d'organisations non gouvernementales participent à l'élaboration du programme de la journée. Pour plus de détails, prière de s'adresser au : Secrétariat de la Journée mondiale de l'alimentation, siège de la FAO, Via delle Terme de Caracalla, 00100 Rome, Italie.

## Un professeur soviétique lauréat du prix Kalinga

Le prix Kalinga de vulgarisation scientifique a été décerné au savant soviétique Sergei Kapitza, professeur de physique de l'Institut physico-technique de Moscou. Depuis 1973, le professeur Kapitza présente à la télévision un programme scientifique qui est suivi par quelque 40 millions de téléspectateurs. Les programmes conçus et adaptés par le Professeur Kapitza couvrent des sujets tels que l'énergie thermonucléaire, la gérontologie, l'humour, les origines de la vie, la créativité dans l'art et dans la science. Créé en 1951, le prix Kalinga (1000 £) est décerné annuellement par un jury nommé par l'Unesco pour récompenser des travaux

ayant contribué à la vulgarisation scientifique. Il porte le nom de l'ancien empire indien Kalinga, florissant sous le règne d'Ashoka, l'empereur qui renonça à la guerre pour se consacrer à l'étude et à la religion.

## Pour sauver les pandas

Une campagne internationale de collecte de fonds a été lancée par le "World Wildlife Fund" dans cinq continents en vue de soutenir les efforts déployés par la République Populaire de Chine pour sauver l'un des animaux les plus appréciés au monde : le panda géant. Il s'agit du premier projet conjoint de conservation entre le gouvernement chinois et une organisation de conservation non gouvernementale. Cette opération de sauvetage, dont les travaux ont déjà commencé sur le terrain, a été inaugurée l'année dernière à la réserve naturelle de Wolong, dans la province de Sichuan. L'accord initial, signé par le "World Wildlife Fund" et le gouvernement chinois, considère les pandas "non seulement comme une précieuse propriété du peuple chinois, mais aussi comme un précieux héritage naturel pour tous les peuples du monde".

## Satellites pour un anniversaire bulgare

Deux satellites artificiels "Intercosmos Bulgarie-1300" équipés d'appareils bulgares originaux seront lancés à partir du territoire de l'Union soviétique pour commémorer le 1300<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'Etat bulgare. Ils ont pour mission d'étudier l'interaction de l'ionosphère et de la magnétosphère. Depuis la mise en orbite de son premier satellite en décembre 1972, la Bulgarie est devenue l'un des vétérans de l'exploration spatiale.

## En bref...

□ Selon l'OMS, 30 à 40 millions de personnes dans le monde sont frappées de cécité ; 80 pour cent d'entre elles vivent dans les pays en développement.

□ Chaque année, les cyclones tropicaux provoquent en moyenne la mort d'environ 20 000 personnes et coûtent 6 à 7 milliards de dollars à l'économie des pays concernés, indique un rapport de l'Organisation météorologique mondiale.

□ Dix mille tonnes de blé seront envoyées par le Programme alimentaire mondial aux populations de Mauritanie victimes de la sécheresse.

□ L'assistance technique aux pays du tiers-monde prévue par l'Organisation des Nations Unies pour le développement industriel (ONUUDI) pour la période 1982-1986 est estimée à 1 milliard de dollars.

□ Le parc national de Serengeti et la zone de conservation de Ngorongoro, en Tanzanie, célèbrent cette année leur 60<sup>e</sup> anniversaire.

## Librairies-relais Unesco

*Afin de mieux vous servir nous avons mis en place un réseau de librairies où vous pourrez directement vous abonner à nos revues, acheter nos publications ou les commander.*

**AIX-EN-PROVENCE.** Librairie de Provence S.A. Librairie de l'Université, Sud-Diffusion Librairies — **AMIENS.** Librairie Poiré-Choquet — **ANGERS.** Librairie Richer — **AVALLON.** Le CIDAC, Le Bois Gargan — **BORDEAUX.** Librairie Mollat — **BREST.** Librairie Jouanneau — **CAEN.** Librairie de l'Université — **CHAMBERY.** Librairie "Le Pierrot Lunaire" — **CLERMONT-FERRAND.** Librairie "Les Volcans d'Auvergne" — **DIJON.** Librairie de l'Université — **GRENOBLE.** Librairie Harel, Librairie Arthaud — **LILLE.** Le Furet du Nord — **LIMOGES.** Librairie Baradat — **LYON.** Librairie Camugli, Librairie Decitre — **MARSEILLE.** Librairie Fuetri Lamy, Librairie Laffite, Librairie Maupetit, La FNAC — **MONTPELLIER.** Librairie Sauramps — **MULHOUSE.** Relais FNAC Mulhouse — **NANCY.** Librairie Didier, Librairie Michaud — **NANTES.** Librairie Durance — **NICE.** Librairie "A la Sorbonne" — **PARIS.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy (7<sup>e</sup>). Librairie de la Documentation française, 29-31, quai Voltaire (7<sup>e</sup>). Librairie Gibert Jeune, 27, quai St-Michel (6<sup>e</sup>). Librairie Joseph Gibert, 30, Bd St-Michel (5<sup>e</sup>). Pédagogie-Information, Librairie des sciences de l'Education, 122, Bd St Germain (6<sup>e</sup>). Les Presses Universitaires de France, 49, Bd St-Michel (5<sup>e</sup>). Les Presses Universitaires de France, Librairie internationale, 17, rue Soufflot (5<sup>e</sup>). Librairie des sciences politiques, 30, rue St Guillaume (7<sup>e</sup>). FNAC Montparnasse, 136, rue de Rennes (6<sup>e</sup>). FNAC Forum des Halles, 1 à 7, rue Pierre Lescol (1<sup>er</sup>). — **POITIERS.** Librairie de l'Université — **REIMS.** Librairie Michaud — **RENNES.** Librairie Cheminant — **ROUEN.** Librairie Van Moe — **SAINT-ETIENNE.** Librairie Plaine — **STRASBOURG.** Librairie Berger-Levrault, Librairie Gutenberg, Librairie Kléber, Librairie Oberlin, FNAC — **TOULON.** Librairie Bonnaud — **TOULOUSE.** Librairie Privat — **TOURS.** Librairie "La Boîte à Livres".

*N.B. Si vous désirez commander nos publications par correspondance, veuillez vous adresser à "La Librairie de l'Unesco", 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, en joignant le règlement correspondant (franco de port) par chèque bancaire, CCP (3 volets) Paris 12598-48, mandat.*

## NOUVEAUX LIVRES PUBLIES PAR L'UNESCO

**Annuaire international de l'éducation**  
Volume XXXII - 1980  
266 p. 32 F

**Bibliographie annotée sur la planification de l'éducation et le progrès technique**  
176 p. 30 F

**La conception des programmes de formation des ingénieurs**  
149 p. 28 F

**Le développement culturel**  
Expériences régionales  
454 p. 60 F

**Domination ou partage ?**  
Développement endogène et transfert des connaissances  
292 p. 45 F

**Etudes sur l'enseignement des mathématiques - Volume I**  
140 p. 18 F

**Ladislav Novomesky (éminent personnalité slave)**  
134 p. 20 F

**L'autogestion dans les systèmes éducatifs**  
54 p. 12 F

**Effets de l'exode rural sur le rôle et la condition de la femme en Amérique latine**  
51 p. 8 F

**Valeurs et principes dans la communication entre cultures différentes**  
58 p. 10 F

## LECTURES

**ELOGE DE LA DIFFERENCE**  
par Albert Jacquard  
Ed. du Seuil  
PARIS 1978

**SAINT-BENOIT PERE DE L'OCCIDENT**  
par F. De Cloedt, V. Dammertz, M. Standaert, J.-K. Steppe, J. Décarreaux, L. Moulin, P. Batselier  
Fonds Mercator  
ANVERS 1980

# Publications Unesco

## Sciences - éducation - culture - communication

- LA POLITIQUE DE LA SCIENCE ET DE LA TECHNOLOGIE	en Roumanie	116 p.	12 F
- LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE ET L'ORGANISATION DE LA RECHERCHE	en Bulgarie	92 p.	10 F
	en Hongrie	119 p.	12 F
- LA RECHERCHE PEDAGOGIQUE DANS 5 PAYS SOCIALISTES EUROPEENS : une enquête en Bulgarie, Hongrie, Pologne, Roumanie, Yougoslavie		198 p.	13 F
- LA POLITIQUE DE LA COMMUNICATION	en Hongrie	59 p.	10 F
	en Yougoslavie	65 p.	12 F
LA POLITIQUE CULTURELLE en RDA		65 p.	10 F
	en République socialiste soviétique de Biélorussie	52 p.	10 F
	en Bulgarie	64 p.	8 F
	en Hongrie	85 p.	10 F
	en Pologne	70 p.	8 F
	en Roumanie	73 p.	10 F
	en Tchécoslovaquie	73 p.	8 F
	en URSS	60 p.	12 F
	en Yougoslavie	87 p.	8 F

## Eminentes personnalités slaves

- CHRISTO BOTEV** par *Vladimir Topatcharov* 96 p. 14 F  
L'auteur bulgare (1848-1876) vécut et créa avec passion. Poète, tribun et militant, il n'hésita pas à donner sa vie pour la liberté.
- LA VIE ET L'OEUVRE DE MIROSLAV KREZA** par *Marijan Natkovic* 166 p. 24 F  
Les travaux de cet auteur yougoslave sont considérables : poésies, romans, nouvelles, études articles par lesquels il a traité tous les aspects de l'activité humaine.
- FRANCISK SKORINA** par *V. Cemerickii, G. Golencenko, V. Hmatov* 78 p. 12 F  
Fondateur de l'imprimerie biélorusse et slave orientale, il eut des activités multiples comme savant, traducteur, écrivain, docteur ès arts, médecin, qui lui firent jouer un rôle déterminant dans la vie culturelle au XVI<sup>e</sup> siècle.
- LADISLAV NOVOMESKY** par *Stanislav Smatlak* 143 p. 29 F  
Figure la plus marquante de la culture slovaque contemporaine, son action et son œuvre s'étendant à de nombreux domaines : journalisme, politique, poésie.

## Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

**Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.**

**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve Naim Frasherit, Tirana. — **ALGÈRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et diffusion (SNED), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — **REP. FED. D'ALLEMAGNE.** Le Courrier de l'Unesco (allemand, anglais, français, espagnol), Mr. Herbert Baum Deutscher Unesco-Kurier Vertriebs Besatzstrasse 57 5300 BONN 3. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center Postfach 800830 Stuttgart 80 — **REP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **ARGENTINE.** Librería El Correo de la Unesco EDILYR S.R.L. Tucumán 1685 1050 Buenos Aires. — **AUTRICHE.** Buchhandlung Gerold and Co Graben 31 A-1011 Wien. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier" : Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Edition néerlandaise seulement : N.V. Handelmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen. — **REP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo. — **BRESIL.** Fundacion Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMÉROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Bibliocentro Ltda., Casilla 13731 Constitución n° 7, Santiago (21). — **CHINE.** China National Publications Import Corporation, West Europe Dept., P.O. Box 88, Pékin. — **COLOMBIE.** Cruz del Sur Calle 22 n° 6-32 Bogota. — **REP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 493 Brazzaville ; Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B.P. 577, Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines. B.P. 4541. Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Munksgaard export and subscription service 35 Norre Søgade 1370 Copenhagen K. — **ÉGYPTE (REP. ARABE D').** National Centre for Unesco-Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire — **ESPAGNE.** MUNDI-PRENSA Libros S.A.,

Castelló 37, Madrid 1, Ediciones Liber. Apartado 17, Magdalena 8, Ondarroa (Vizcaya) ; DONAIRE, Apto de Correos 341, La Coruna ; Librería Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4, Librería CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7 ; Editorial Fenicia, Cantelejas, 7 "Riefriro", Puerta de Hierro, Madrid 35 — **ÉTATS-UNIS.** Unipub. 345, Park Avenue South, New York, N.Y. 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Kesuskatu 1, 00100 Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — **GRÈCE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest V. A.K.V. Könyvtárosok Boltja. Népköztársaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : Kamani Marg, Ballard Estate. Bombay 400 038 ; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13 ; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2, B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastri Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001 ; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016 ; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iran-chahr Chomalí N° 300 ; B.P. 1533, Téhéran ; Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St, Enghétab Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstores : 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv ; 9 Shlomzion Hamikla Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Shuhwa Toranomon 3 Bldg, 23-6 Toranomon 3-chome, Minato-ku, Tokyo 105 — **LIBAN.** Librairies Antioche, A. Naouf et Frères ; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALAISIE.** University of Malaya Co-operative Bookshop, Kuala Lumpur 22-11 — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74, « Courrier de l'Unesco » ; pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B.P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul' Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Malanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** SABSA, Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, México 12. Librería El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, México 12 DF — **MONACO.** British Library, 30, boulevard

des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauclet, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens Litteraturjeneste, Box 6125 Oslo 6. — **PAKISTAN.** Mirza Book Agency, 65 Shahrah Quaid-i-azam, Box 729 Lahore 3. — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra. Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koerier » (Edition néerlandaise seulement) Keesing Boeken B.V., Postbus 11118, 1000 B C Amsterdam. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9. s:Gravenhage — **POLOGNE.** ORPAN-Import, Pałac Kultury, 00-901 Warszawa, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie Przedmiescie N° 7, 00-068 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Romlibri, Str. Biserica Amzei N° 5-7, P.O.B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques : Romprest/latelia calea Victoriei 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E.1 — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé. — **SUEDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Regeeringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skolgrund 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgiro 184692. — **SUISSE.** Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, Rue Genes, 1211, Genève 11. C.C.P. : 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente) ; Zahracini Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Haset Kitapevi A.S., Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguay, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovska Knjiga, Trg Republike 5/8, P.O. B. 36, 11-001 Belgrade. Drzavna Založba Slovenije, Titova C 25, P.O. B. 50, 61-000 Ljubljana. — **REP. DU ZAIRE.** La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la République du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.



Photo L. Kimball, HCNUR, Genève

**En Afrique : cinq millions de réfugiés (voir article page 15).**